

**www.e-rara.ch**

**Poème philosophic de la verité de la phisique minerale ...**

**Nuisement, Clovis Hestean**

**A Paris, 1620**

**Stiftung der Werke von C.G.Jung, Zürich**

Shelf Mark: Online

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-7687>

---

**www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

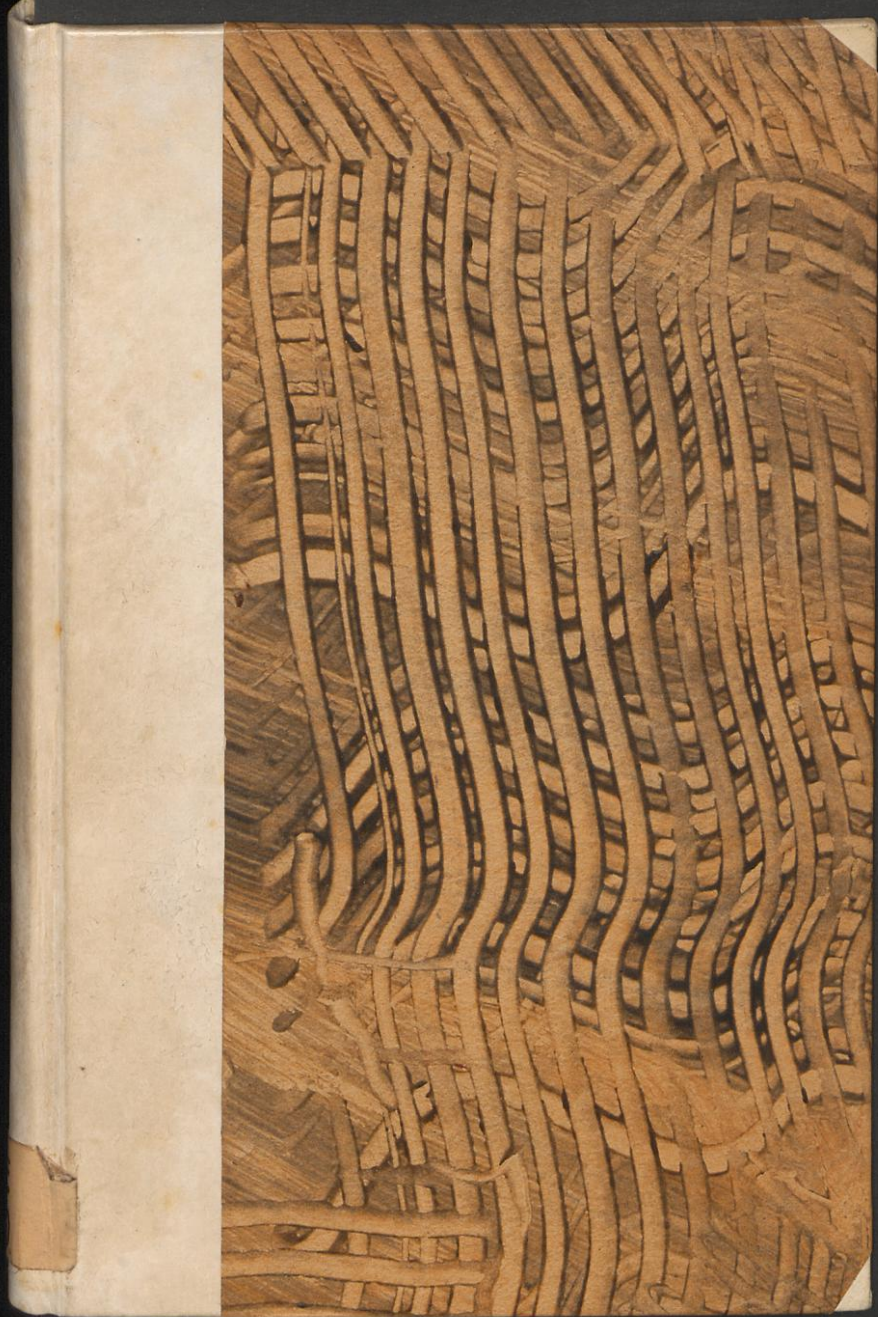
---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]





CE 10



PHILOSOPHIC

DE LA VERTU DE LA  
PHILOSOPHIE MISE EN

UN

Contenant les principes de la morale  
de la philosophie de la morale  
de la philosophie de la morale  
de la philosophie de la morale  
de la philosophie de la morale  
de la philosophie de la morale

de la philosophie de la morale  
de la philosophie de la morale

de la philosophie de la morale  
de la philosophie de la morale

de la philosophie de la morale  
de la philosophie de la morale

de la philosophie de la morale  
de la philosophie de la morale

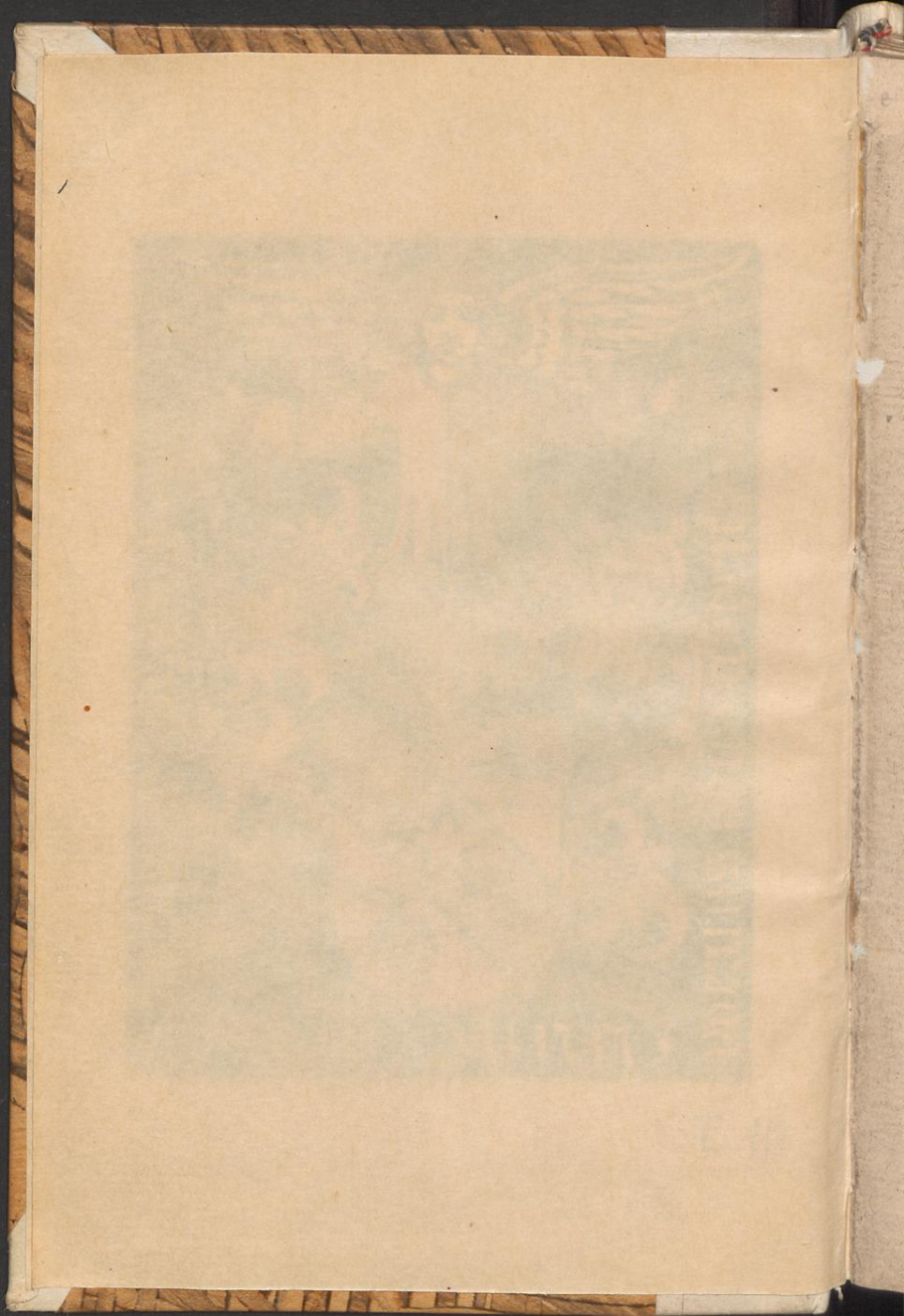
de la philosophie de la morale  
de la philosophie de la morale

de la philosophie de la morale  
de la philosophie de la morale

de la philosophie de la morale  
de la philosophie de la morale

de la philosophie de la morale  
de la philosophie de la morale





P O E M E  
PHILOSOPHIC  
DE LA VERITE' DE LA  
PHISIQUE MINERALE,  
O V

Sont refutees les obiections que peuuent  
faire les incredules & ennemis de cet Art.  
Auquel est naïfvement & veritable-  
ment depeinte la vraye matiere  
des Philosophes.

*Par le Sieur de N VISEMENT, Receueur gene-  
ral du Comté de Ligny en Barrois.*

D E D I E'  
A TRES-HAVT, TRES-PVISSANT,  
& Tres-Vertueux Prince,  
Monseigneur le Duc de Lorraine & de Bar, &c.



A P A R I S,  
Chez IEREMIE PERIER & ABDIAS BVISARD,  
à la place Dauphine, près le Palais,  
au Bellerophon.

---

M. DC. XX.  
*Avec Privilege du Roy*

PHILOSOPHIC

ET LA VERITE DE LA  
PHILOSOPHIE

Le philosophe est un homme qui cherche la vérité  
et qui ne se laisse pas tromper par les apparences.  
Il est un homme qui aime la solitude et la réflexion.  
Il est un homme qui aime la science et la sagesse.

Le philosophe est un homme qui aime la vérité  
et qui ne se laisse pas tromper par les apparences.

Le philosophe est un homme qui aime la vérité  
et qui ne se laisse pas tromper par les apparences.

Le philosophe est un homme qui aime la vérité  
et qui ne se laisse pas tromper par les apparences.

Le philosophe est un homme qui aime la vérité  
et qui ne se laisse pas tromper par les apparences.

Le philosophe est un homme qui aime la vérité  
et qui ne se laisse pas tromper par les apparences.





AVX LECTEURS.



Algré les flots émeuz par l'ignorante  
rage,  
Et l'obscur tourbillon par l'envie ex-  
cité;

Quiconque aura pour Nord l'astre de verité,  
Singlera de tous vents a franchi du naufrage.

Si j'ay rien par V'anguelle, avec un grain de poudre  
Douze gros d'argēt vis sās fraude en or muez:  
L'orgueil des vains discours de raisons desnuez  
A desmētir mes yeux me feroit il resoudre?

Mont doncet noble & docte, en probité insigne,  
Fut exacte recors de ce divin effect;  
Qui par l'experte main du vieil Girout fut fait  
Sās que d'en aprocher V'anguelle feist nul signe.

Si du plomb calciné, extrait de bonne veine,  
De l'or (mais sans profit) ie tire tous les iours:  
Ceux qui font cōtre l'art tāt d'insolēs discours  
Sont ils pas cōvaincus de presumption vaine?

Discours audacieux que fol penser medite,  
Et qu'opinion fausse en public va semant:  
Puis que vous asirmez que la verité ment, (tez  
Partez vous pas d'une ame impudēte & mand-

*Vos Auteurs desormais feront mieux de se taire,  
 Qu'aller auengles nez des couleurs babillant:  
 Ce sôt vrais charlatãs, puis qu'ils vôt habillât  
 Du pourpre de raison un erreur populaire.*

*D'impatiente ardeur procede leur furie;  
 Car esperant d'abord leurs desirs contenter,  
 Premier que concevoir ils veulent enfanter,  
 Exerçant la pratique avant la theorie.*

*Nos maistres ont sceu l'œuvre auât que l'avoir fai  
 Le bon Treuisan mesme ose persuader (te.  
 Qu'il en eut par l'estude avant se hazarder,  
 L'espace de deux ans cognoissance parfaite.*

*Voire qu'en cet espace il eut libre acointance,  
 Aquinze, mis au rang des bleuz bienheureux  
 Qui l'auoient accomplie, & parloit avec eux  
 Comme leur cõpagnon, maistre en cette sciẽce.*

*Il faut qu'une lecture à la sienne semblable,  
 Ioigne par un seul point les lignes des auteurs:  
 Puis cõparant les dits des vrais & des mêteurs  
 Discerner prudemment le faux du veritable.*

*La peinture plus noble, est celle qu'en idee  
 Le docte peintre esbauche au blãc de son esprit:  
 Le poète a son poème en l'intellect escrit,  
 Premier que par sa main la plume soit guidée.  
 Pour voir du vray l'image, ains la verité mesme,  
 Et l'idole du faux, sous visages diuers  
 Opposez l'un à l'autre, on doit lire ces vers: (me.  
 Car l'une & l'autre est vine au marbre de ce poé*





A TRES-HAVT,  
TRES-PVISSANT, ET TRES-  
VERTVEUX PRINCE

MONSEIGNEVR LE DVC  
DE LORRAINE ET DE BAR.&c.

**M**ONSEIGNEVR,

Si par quelque consideration humaine on a  
souuent excusé ceux qui se sont énamourez  
de beautez à eux inconnües, au seul recit de  
leurs perfections: Et si la passion ainsi legere-  
ment conceuë a peu d'un mouuemēt violent  
emporter ces amants iusques à l'extremité de  
prodiguer leurs vies pour la gloire de tels ob-  
iects imaginaires: Qui me pourra iustement  
dire indigné de pardon, si rauy par ma venë  
ie suis deuenu amoureux d'un subiect non  
commun, voire tant admirable en toutes ses  
parties, qu'il est bien permis du Ciel à plu-



sieurs d'en imaginer l'excellence; Mais à fort peu de la comprendre? Or comme ces vieux Paladins eussent dégradé de l'Ordre de Cheualerie celuy qui eust veu offenser sa Dame, sans employer ses armes à la deffenie de son honneur; Je croirois meriter la mesme honte, si coupable du mesme crime j'aurois, en me taisant, approuué les blasphemes proferez en public contre la Vierge que ie fers par vn presomptueux Sophiste; qui iettant de dépit aux orties le blanc & candide froc des Philosophes, s'est voulu acquerir rang honorable entre les doctes, en contre-faisant l'Aristarque; & de la Ponce de certains vers maigres & mal limez, essayant d'effacer du liure de vie le nom de cette Nimphe, & de tous ceux qui l'ont aymee. Le vif ressentimēt de cette iniure a donc tellement desbordé mon fiel, qu'en l'excès d'une impatiente & trop legitime douleur j'ay voué à cette belle, & aux Manes de tant de glorieux Heros qui l'ont idolatree, de venger leur commun affront; & d'opposer aux armes friuoles dont ils sont ignoramment ou malicieusement attaquez, les nues naïfuetez de mes conceptions; forgees de la plus pure & mieux trempée estoffe de cent auteurs illustres, à qui ie doy l'honneur de mon penible apprentissa-

ge. Et d'autant qu'Apollon, comme Prince de ma naissance, destina mon aage au seruice des Muses ( qui iamais ne m'ont desnié l'entree de leur Sanctuaire) i'ay bien voulu en requierir la benediction; & prendre dans leur sacré Arsenal les mesmes bastons dont l'enemy s'estoit seruy. Avec lesquels i'estime l'auoir reduit à tel poinct, qu'il ne se hazardera iamais de retourner sur les rangs, pous y quereller avec moy les lauriers de cette victoire: non plus que l'honneur des bonnes graces de vostre ALTESSE, si par le prix d'une sincere & feruente deuotion elles se doiuent acquerir. Elle receura donc, s'il luy plaist,

Monseigneur, l'histoire de cette guerre philosophique, avec l'inuiolable vœu d'une perpetuelle fidelité, que luy dedie

Son treshumble & tres-  
obeyssant seruiteur,  
D<sup>r</sup> NUISEMENT.





## SONNET.

**D**essus le double mont consacré aux neuf Sœurs,  
 Les Lauriers, peu cueillis, trop espais de brâchage,  
 Estouffent maintenant d'un suffoquant ombrage,  
 Le parfum & l'esmail des immortelles fleurs.

Un million d'amants aspirans aux faveurs  
 De ces neuf Deitez, y vont leur faire hommage;  
 Sans qu'à peine un seul touche à ce sacré feuillage,  
 Qu'elles donnoient aux vieux pour prix de leurs labeurs.

Cette tourbe usurpant le saint nom de Poètes,  
 (Nom sans plus convenable aux divins interpretes)  
 D'une Ryme sterile emplut tout l'univers:

Les vieux chantoient en vers des Dieux l'essence pure;  
 Les merveilles des Cieux; les secrets de Nature:  
 Ceux cy ne chantent rien, fons-ils doncques des vers?



POEME  
PHILOSOPHIC  
DE LA VERITE DE LA  
PHISIQUE MINERALE.

**E** parle aux entendus : esloignez vous  
prophanes.  
Car mon ame s'esleue aux plus secrets  
arcanes.

Pour d'une main diuine humainement tracer  
Mille traits que mille ans ne pourront effacer.  
Fille de ce grand Roy qui l'vniuers tempere;  
Royne unique du monde, vniuerselle mere;  
Alme, & sainte nature; animez la clameur  
Qu'en vostre hõneur i'eslâce encõtre vn sot rimeur:  
Qui d'un ongle enuieux egratignant Mineruc,  
Pour deshonorer l'Art, tasche à vous rendre serue.  
Fille de l'Ocean, seconde Deité,  
Des Dieux & des humains la douce volpupté;  
Et vous Roy de Lemnie, aydez à la vengeance.



Et puis que cet Impie en commun vous offense,  
Qu' Apollon & sa sœur de moy ne soient distraits  
Que l'un preste son arc, l'autre preste ses traits:  
Pour descocher mon ire aussi dru sur sa teste  
Que chet sur l' Apennin la grelleuse tempeste.  
Et vous courrier aellé de ces Dieux le soucy,  
Comme leur guidedance assistez les aussi.  
Castaliennes sœurs, neuuaine docte & belle,  
Du Monarque des Cieux la semence immortelle;  
Quittez pour m'assister contre cet orgueilleux,  
De vostre sacré mont les sommets sourcilleux,  
La source Aganipide, & l'argent vif qui coule  
D'Eurothe, de Permesse, & de Dirce qui roule  
Ses flots entrebrisez par les prez fleurissans,  
Chaque soir refoulez de vos pieds bondissans,  
Au son du Luth doré que vostre frere touche,  
Compagnon des accents de sa profonde bouche.  
Si l'en part des l'enfance à vos saintes faueurs,  
Soufflez dans mes poulmons vos diuines fureurs.  
S'il abonde en discours, qu'en sentences i'abonde:  
Et s'il blasphemé en vers, qu'en vers ie le confode.  
Ainsi de vos lauriers l'auguste sommité  
Braue les ans, la foudre, & la fatalité.  
Car bien qu'en mō courroux d'attaquer il me fasche,  
Vn esprit si volage, vn courage si lasche;  
Qui blasmant indiscret ce qu'il a plus loué,  
Qui deshonorant l'Art où il s'est plus voué,

*Aussi douteux du faux comme du veritable,  
De ses vers & de soy fait vne maigre fable.  
Bien que le papier rouge en maint lieu soit farcy  
De son nom que maint crime a sallement noircy  
Et qu'apres le trafic d'une vie affronteuse  
La iuste peur le force à la fuitte honteuse;  
Je veux ce temeraire au combat appeller,  
Et son outrecuidance en public reueller;  
Afin qu'en l'eau d'oubly le plomb de mes parolles  
Face faire naufrage à ses escrits friuolles.  
Donc, Marsye nouveau, fol calomniateur,  
De l'Art & de Nature ignorant contempteur,  
Oses tu bien fouiller avec tes vers barbares  
La candeur des escrits de tant d'esprits si rares,  
Qui brillans des rayons de la diuinité  
Ornent comme Soleils la sainte antiquité;  
Esperant par tes cris (viétme hiperboree)  
Abolir vne chose en tout siecle honoree?  
Tu n'es point philosophe, & tu veux toutes fois  
Cette Royne des Arts esclauer sous tes loix.  
Lors que tu fis ton cours ce fut à toute bride,  
Car tu n'as argument ny subtil ny solide.  
Ton babill releué d'une ostentation  
A pour tout fondement l'aveugle opinion  
Du vulgaire imbecile, à qui rien n'est croyable  
Sinon ce que l'usage a prouué veritable!  
Accablant du fardeau d'impossibilité*



Tout ce que n'a compris son incapacité.  
Tu dis qu'au long circuit de mille experiences  
Tu as perdu ton temps, ta peine, & tes despesces:  
Que tu en as veu mille & mille qui leur bien  
Par vn mesme desastre ont conuertiy en rien:  
Est-ce vn ferme argument, est-ce vne consequence,  
Que de l'Art ignoré fance soit la science?  
Combien ont prodigué leurs moyens & leurs iours  
A chercher curieux les incognus retours  
Du mouuement de soy? Combien cherchent encore  
La carrure du cercle? & si on les ignore  
Est-ce vn poinct assure pour maxime receu  
Qu'Archimede & Euclide oncque ny ont rié sceu?  
Il ne faut pas au pied de l'humaine ignorance  
Mesurer les secrets de la nature immense.  
Elle est tant insaisie en sa diuersité  
Qu'il faut pour la cognoistre vn aage illimité.  
Les ans d'Arthephius, voire de Pithagore  
Les trois siecles conioincts ny suffiroient encore.  
Mais, dy moy, qui eust men tât d'illustres docteurs,  
De Rois, & d'hommes saints, d'escire en imposteurs?  
Hermes le trois fois grand à qui est deu l'usage  
Des sept arts liberaux garentis du naufrage,  
Qui premier dans sa table a cet art insculpé,  
Fut-il sçauant pippieur, ou ignorant pippé?  
Geber dont l'Arabie encor se glorifie,  
Que pour son haut sçauoir presque l'on deïse,  
Grand Roy, grand Philosophe, eust-il voulu mêtir,

Aux despens de sa gloire; & lasche consentir  
A diffamer son sceptre, & à souiller son ame  
D'un acte scelerat, digne d'eternel blâme?  
Morien, dont la vie austere a meritè  
Le tiltre que l'on donne à sa grand probité  
De bon & de saint homme, auroit-il eu envie  
D'obscurcir en mentant le lustre de sa vie?  
Et ses doctes escrits citez en tant de lieux  
Seroient-ils bien sortis d'un cœur malicieux?  
Ce grād Thomas d'Aquin que S<sup>r</sup>. nous tenōs estre,  
Si les autres mentoient est des mēteurs le maistre:  
Car il escrit comme eux qu'il a sceu, veu, & fait,  
Ce diuin Elixir qui les metaux parfait.  
Et tant d'autres auteurs dont les celebres plumes  
Ont escrit en cet art un monde de volumes,  
Que tu vas, luge faux, condamnant follement,  
Parce qu'ils vont passant ton foible entendement:  
Et que ton fresle esquif, où l'ignorance est peinte,  
Ne fut iamais fretté pour voguer vers Corinthe:  
Supposant que ces noms d'hommes tresrenommez  
Qu'ont au front tant d'escrits par le mōde semez,  
Sont autant de glu aux que l'humaine malice  
Tend aux esprits pippez du sifflet d'avarice.  
Pippeur, tu ne sonnois cette feinte chanson  
Quand tu proposois l'œuvre au grād Duc d'Alēçon;  
Comme pouuant par elle à l'Empire pretendre,  
Faisāt ses marche pieds d'Angleterre & de Flādre.  
Qu'importe au vin le tiltre ou de Beaune ou d'Ay,



Quand il est excellent? Vn liure est-il hay  
Pour estre sans autheur, quand il est veritable;  
Et que sa verité au monde est profitable?  
Celuy qui d'un œil fixe & d'un esprit tendu  
Penetrant leur escorce à leur style entendu,  
Iuge la verité d'eux & de leur science  
Par le flambant esclair de leur correspondance.

Or sus, entrons en lice, & de methode & d'art  
Pour combattre à outrance, arborons l'estendart  
De ce grād prince Hermes; pour voir à qui la gloire  
A desia consacré les palmes de victoire:  
Ma trop iuste querelle & mon desir bouillant  
Sous un auspice heureux me font estre assaillant.

Dieu, essence premiere, Eternel, impassible,  
Inuisible, infiny, incompris, indicible,  
Fut avant toute chose. Et en luy seul estoit  
Tout, par l'estre ideal que seul il proiettoit.  
Pour principe actuel du bastiment du monde  
Il feit vne substance en substances feconde,  
Qu'essence pure & quinte aucuns vont appellant,  
En qui toute nature il alla recelant.

Par luy cette substance en trois fut diuisee;  
Et de la part plus pure au mesme instant puissee  
La nature angelique, & le corps glorieux  
Du haut Ciel empiree, habitacle des Dieux.  
Puis de la part seconde vn peu moins precieuse  
Il feit du Firmament la rondeur spacieuse;  
La Lune, le Soleil, & les corps radieux

Qui sa grandeur suprefme attestent à nos yeux.  
 Et de la part troisieme encor moins pure & mode  
 Il crea quatre corps pour membres de ce Monde:  
 Ou, pour sang il glissa cette quinte vertu  
 Dont pareux icy bas tout corps est reueftu.  
 Puis de son diuin soufffle il donna la naissance  
 A la belle Nature infinie en puissance.  
 Et pour mieux l'exercer en la production  
 Du deffein crayonné dans son intention,  
 Il comprit toute Idee en fa premiere Idee:  
 Par qui la docte ouuriere en son progrez guidee,  
 De cet obiet premier conceuant tous obiects,  
 Au moulle paternel forma tous fes proiects.

Nature obeiffante à l'effect se difpofe,  
 Et de ces quatre corps tous autres corps compofe;  
 En leur donnant vigueur, & vie, & mouuement,  
 Par l'efprit efpuré du cinquieme element,  
 Que des quatre premiers artifte elle alembique,  
 Principe & fondement de ce bel art Chimique.  
 Bel Art qui fa maiftrefse aide en la furmontant;  
 Et fes œuures d'un fiecle acheue en vn instant.  
 Bel Art qui feul à l'homme a donné cognoiffance,  
 Comme on peut tout reduire à cette quinte effence.

Dieu donc, Nature, & l'Art, d'unanime vouloir  
 Montrent l'infinité de leur triple pouuoir.  
 Dieu commande à Nature, & fournit la matiere:  
 La Nature l'informe & la met en lumiere:  
 Et puis l'Art poliffant ce que Nature afait,



Le viciieux corrige, & parfait l'imparfait.  
 Tellement que sans l'Art, qui les choses illustre,  
 Leurs vertus languiroiët sans effect & sans lustre:  
 Car Nature ne peut par simples actions  
 Accomplir comme l'Art par preparations.  
 Et de l'Art toute fois la vertu singuliere  
 N'est qu'en l'amendement de la propre matiere  
 En qui Nature a mis ce tresor affluant  
 Qu'en tous corps cōposez les Cieux vont influant.

La Nature est vn ordre & puissance infailible,  
 Que l'esprit incompris de l'incomprehensible  
 Dés le naistre du monde au monde a estably,  
 Pour veoir d'effects diuers son dessein anobly,  
 Produisant, conseruant, & augmentant les choses  
 Que dans sa prescience il reseruoit encloses,  
 De toute eternité à toute eternité,  
 Sous l'infiny progres d'un proiect limité.  
 Et ce qu'Art on appelle est vn acte incroyable  
 De l'intelleët humain, qui red l'homme admirable  
 En l'imitation des naturels effects,  
 Que souuent il corrige, & fait voir plus parfaits.

La terre aux larges fläcs, du germe de ses freres  
 Qui de tout corps phisic sont esgalement peres,  
 Conçoit, nourrit, augmente, en son interieur,  
 L'esprit vniversel du monde inferieur;  
 Qu'en blanche & fine fleur la Nature fait naistre,  
 Et qu'en cristal luyant l'Art nous fait apparostre.  
 En sa simplicité, cet esprit general,

Triple vn,

*Triple vn, est animal, vegetal, mineral,  
Commencement & fin de tout corps corruptible,  
Dont il est la substance & le baulme inuisible.  
Mais s'il plaist à sa mere vn corps edifier,  
Et qu'il s'aile glissant pour le vinifier,  
Il reçoit la Nature, & le nom de la chose,  
Ou par obeissance il se methamorphose.  
Il anime tous corps; il les fait vegetter;  
Et selon qu'il abonde, accroistre & augmenter.  
C'est l'Apelle divin, le Peintre de Nature;  
Qui bigarre les fleurs de naïve peinture.  
Qui sans couleur produit cent diuerses couleurs;  
Et confit sans odeur cent diuerses odeurs.  
C'est le Cameleon, c'est l'inconstant Prothee,  
Qui reçoit toute forme & couleur presentee.  
L'on auroit beau sans luy les herbes replanter,  
Semer les grains en terre, & les arbres anter.  
C'est luy seul qui la plante & l'arbre vinifie;  
Qui la graine semee en terre putrifie;  
Qui cause la naissance & la fecundité,  
Selon la chaleur ioincte avec l'humidité.  
En luy seul les vertus de tous les corps consistent;  
Car ceux ou plus il est plus longuement persistent:  
Et ceux où il est moins, comme moins animez,  
Plus subiects à la mort sont plustost consummez.  
La mort ne peut pourtant sa puissance destruire,  
Car la vertu des corps en luy se vient reduire.*



*Il voit tres-salutaire ou tres-pernicieux,  
Suivant l'instinct du corps bon ou malicieux.  
Un grain de cet esprit, de celeste origine,  
Pris seul, fait plus d'effect qu'un pot de medecine.  
Car, bien qu'il soit en elle esgallement diffus,  
L'impure quantité rend son pouuoir confus;  
Et la pauvre nature atteinte & abbatue,  
Du mal & du remede ensemble est combattue.  
Ainsi de maints docteurs la paresse ou l'orgueil  
Nos corps auant le terme emprisonne au cercueil.*

*Ce qui fait que la Parque exerce sa puissance  
En l'un plustost qu'en l'autre, est l'impure semence,  
Et l'aliment impur, auquel on va ioignant  
Le desordre indiscret: Triple glaiue poignant  
Dont l'impiteuse sœur perçant la foible trame  
De nos ans mal tissus fait passage à nostre ame.*

*On lit d'Artephius qu'il s'est glorifié  
D'auoir mille ans, & plus, la Parque deffie.  
Et Trismegiste escrit que le frequent usage  
De sa grand Medecine accomplit un long aage;  
Conseruant la ieunesse en sa verte vigueur.  
Et repoussant des ans l'importune rigueur.  
Le cacquet insolent de ta langue ennemie  
Blasonne l'escusson de cette longue vie  
Des couleurs d'imposture: & desgorgeant son fiel  
Dit que c'est blasphemer contre les loix du Ciel,  
Qui a borné nos iours à sept fois dix anneés.*

Mais avec tes raisons sans raison amenees,  
 Je te veux demander pourquoy mille paysans  
 Sans aucun artifice ont passé six vingts ans?  
 Pourquoy le Cerf timide, & l'Aigle rauissante,  
 L'inutile Corbeau, la Couleuvre nuisante,  
 Et le Serpent maudit, par Nature enseignez,  
 Ne sont ainsi que l'homme à brieſs iours assignez?  
 Dieu les auroit il fait de la paste des Anges  
 Pour aux ſiecles derniers annoncer ſes louanges?  
 On tient que l'Elephant adore le Soleil;  
 Et que l'Aigle luy chante vn himne à ſon reſueil:  
 Mais il n'eſt animal, quand cet Aſtre l'eſclaire  
 A chercher par les champs ſa paſture ordinaire,  
 Et reſchauffe de l'air la froide humidité,  
 Qui ne donne vn ſignal de ſa felicité,  
 Car il n'eſt creature au monde ſi diſcrette  
 Qui eſtouffe ſa ioye en la tenant ſecrette;  
 Mais quand le triſte huer heriſſe de glaçons  
 Les chāps & les foreſts, on n'oit plus ces chanſons:  
 Chacun de dueil atteint muettement lamente  
 Sa paſture rauie & la chaleur abſente.

O Muſes qu'elle erreur pleine d'abſurdité,  
 D'attribuer à l'homme vn poinct de deité,  
 Et le proclamer Roy de la terre & de l'onde,  
 Si priué de tous biens en tous maux il abonde:  
 Et ſi les animaux à ſon ioug deſtinez,  
 Avec plus de franchise & de grace eſtoient nez.



*Contre nos milliers d'ans (insolent Aristarque)  
Tu prens le fer trenchant de l'antique remarque  
Des ans Egyptiens, ourdis du peu de iours  
Que la Lune demeure à parfaire son cours.  
Mais si d'Artephius & du triple Mercure  
Les ans n'estoient que mois, comme ton imposture  
Vomit contre l'honneur de cet Art sans pareil,  
Ils n'auroient pas cent ans veu les rays du Soleil:  
Et chetifs trop à tort ialoux de leurs fortunes  
Fascherions nous le ciel de plaintes importunes.  
Ceux des siècles premiers qu'on dit auoir vescu  
Depuis que du peché Adam fut conuaincu,  
Sept, huit, & neufcès ans, les cōtoiet ils par Lunes?  
Leurs benedictions eussent esté communes,  
Veu que plus esloignez de l'estre plus heureux,  
Ils s'e void parmy nous viure autāt & plus qu'eux.  
Ie te laisse (ô Zoille) auectes ans lunaires,  
Pour suiure nos mājeurs couronnez d'ans solaires;  
Qui meus par le miracle à l'admiration,  
Et puis par la merueille à l'imitation;  
Considerant l'effect des vertus naturelles  
Que la racine, l'herbe, & la fleur ont en elles,  
Par qui les animaux de leur instinct conduicts,  
Retardoient les horreurs des eternelles nuitts,  
Ils feirent des Metaux la vraye anatomie;  
Viuisant par Art leur vigueur endormies;  
Vigueur que prend du Ciel l'esprit vniuersel,*

Eternel en puissance ; & en acte immortel.  
 Qui t'auroit sans ambage enseigné leur mystere,  
 Dont ta seule ignorance est le pire aduersaire;  
 Apres que de l'extase on t'auroit resueillé,  
 Tu te smerneillerois de t'estre esmerueillé;  
 Car du moindre artisan l'œuvre la plus facile,  
 A celuy qui l'ignore est aussi difficile.

Ce qui les a fait prendre à ces corps ponderueux  
 C'est la longue action qu'ont les Astres sur eux:  
 Rendant leurs elemens si bien collez ensemble  
 Qu'ils resistent à tout ce qui tout desassemble.  
 Il n'est corps si petit où cet esprit ne soit,  
 Qui des corps radieux l'influence recoit:  
 Et tant plus la matiere est tendre & delicate,  
 Et plus cette influence infuse se dilatte.  
 Mais ce qui dure peu ne scauroit endurer  
 Ce qu'endure le corps qui peut long temps durer.  
 Les herbes & les fleurs en peu de iours perissent,  
 Et les Astres sur eux ce peu de temps agissent.  
 Ils ont force matiere, & de forme bien peu.  
 Beaucoup de terre & d'eau, bien peu d'air, point de  
 Voila ce qui les red plus soudain perissables. (feu.  
 Les corps des animaux se trouuent dissemblables;  
 Car beaucoup mieux pourueus du pl<sup>s</sup> noble elemēt,  
 Comme mieux animez viuent plus longuement:  
 Et plus long temps repens des viandes celestes  
 Ont leur baulme plus propre aux accidets funestes.



Les Gemmes, pour les grands, d'excessive valeur,  
 L'une pour sa durté, l'autre pour sa couleur,  
 Receuant plus l'aspect des flammes immortelles,  
 A l'envy pourroient estre aussi bonnes que belles;  
 Mais leur baulme de vie où loge la bonté  
 Est par la seicheresse esteint & surmonté.  
 Les moyens Mineraux, auortons de Nature,  
 Abondent plus en sel, en souphre, & en Mercure;  
 Et ces trois Elements dont ils sont composez,  
 Comme par un long aage aux Astres exposez  
 Font contre certains maux des effets incroyables.  
 Les Metaux imparfaits beaucoup plus venerables,  
 Aspirant à l'Estat, comme Princes du Sang,  
 Semblent bien meriter de tenir autre rang:  
 Toutes fois leur puissance a des bornes certaines,  
 Par les impuritez qui infectent leurs veines:  
 Et parce que ces feux qui les vont animant  
 Influent en chacun quelque effect seulement.  
 Si des Astres sans plus l'ordinaire influence  
 Parfaict en cet esprit la suprefme excellence;  
 Le corps qui plus long temps l'aura peu recevoir  
 Sera par consequent plus parfaict en pouvoir.  
 Et si du Ciel brillant l'estoille plus petite  
 A pour son influence un pouvoir sans limite;  
 Le Roy des clairs flambeaux qui ce biē leur depars  
 Doit auoir la plus grande & precieuse parr.  
 Tu ne sçauois nier sans coulpe d'impudence

Que chacun dōne à l'or mille ans pour son enfāce;  
Et que pendant le cours de sa minorité  
Iupiter & Phæbus prennent l'autorité  
De regir ce pupile. Or voulant qu'on descœuvre  
Leur puissance infinie en ce petit chef d'œuvre;  
Ils l'ont fait si esgal en tous ses elements,  
Que l'excès impiteux des feux plus vehemens  
Au lieu de le destruire est sa douce pasture:  
Que l'eau, la terre, & l'air, par rouille ou pourriture  
Et par tout autre effort, perdroient leur action  
S'ils cuidoient faire breche à sa perfection.  
Si donc des elements les choses mieux formees  
Sont par leurs geniteurs hors mis l'or difformees;  
Qui m'osera nier que dans l'or precieux  
Ces Dieux n'ayent logé le comble de leur mieux?  
Et que tresiustement la voix des philosophes  
A nommé l'or sans plus, l'estoffe des estoffes  
Dont le sage construiet son secret bastiment;  
Car de l'or la semence est en l'or seulement?  
Semence precieuse; esprit incomparable;  
En qui Nature imprime vn effect incroyable;  
Après que le corps mort par l'art est ramené  
Aux principes seconds dont premier il fut né.  
Si toute la nature au Soleil est diffuse;  
Si toute sa Nature il a dans l'or infuse;  
L'or seul pourra donc estre vn remede à tous maux,  
Guarissant la Nature en tous les animaux;



Pourueu qu'on le reduise en telle consistance  
Qu'il se puisse conioindre à l'humaine substance.  
Il chassera du cœur toute contagion:  
Empeschera le sang de putrefaction:  
Augmentera le baume & l'humour radicale:  
Maintiendra la chaleur en temperance egale:  
Consummera du corps la superfluité:  
Purgera du cerueau la froide humidité:  
Rallumera des sens la vigueur alentie:  
Et bref nous fera viure vne parfaite vie.  
Tu dis que nous naissons seulement pour mourir;  
Et fuyant le trespas ne cessons d'y courir:  
En ce lieu ta sentence est pleine d'ineptie,  
Et ne faut pour cela le don de prophétie.  
Ignorons nous que l'homme est cōme n'estant pas;  
Et que le iour du naistre est veille du trespas?  
Ce sont propos communs des ames plus grossieres.  
Hermes illuminé des plus claires lumieres  
Du Ciel & de Nature, ignoroit il qu'un iour  
Il faudroit qu'il changeast de vie & de seiour?  
Il ne laissa pourtant d'enquerir & d'apprendre  
Ce bel Art qui pouuoit presque immortel le rendre.  
Si tu es las de viure, aleché de l'espoir  
De voir vn plus beau iour, haste ton dernier soir  
Comme feiit Cleombrote; & ton ame immortelle  
Mene au chāp Elisee vne vie plus belle. (Dieux  
Pour moy i'ayme ce monde, & fais priere aux

*Qu'eureux j'y puisse viure un pauvre siecle ou deux;  
Puis chanter en mourant quelque himne de liesse  
D'auoir peu si long temps combattre la vieillesse.  
Non pourtant que j'espere immortel deuenir  
Puisque ce monde mesme vne fois doit finir.  
Les ans aux dêts d'acier rongeront ma despouille,  
Puis qu'ils rongēt l'acier avec des dents de rouille.  
Mais cōme on peut l'acier quelque tēps maintenir,  
Mon corps se peut vn temps par ai<sup>r</sup> entretenir.  
L'eau tōbāt goutte à goutte en fin caue le marbre,  
Et pourrit peu a peu le cœur du plus gros arbre:  
Mais ce sont accidents que l'Art peut retarder  
Quand on veut à couuvert avec soin les garder:  
Car souuent d'un grand mur viēt la ruyne entiere  
Par l'impreueu malheur d'une simple gouttiere.  
Tant plus l'ame bien née habite ces bas lieux  
Plus elle fuit la terre & s'approche des Cieux;  
Car du fais des pechez son dos elle descharge  
Par mille charitez qu'exerce sa main large.  
La fieu de Tantalle est au cœur des humains,  
Ils ont des fleuves d'or qu'ils puisēt de leurs mains  
Mais quād l'ardeur mortelle allume en eux sa rage  
Ils pleignent à leur soif vn doigt de ce breuuage.  
Comme si les ducats par arches entassez  
Rachettoient de Pluton leurs seigneurs trespassez.  
Plus que la Royauté la vie est desirable,  
Et n'est à la santé nul tresor comparable.*



Tu veux que nos docteurs ne soiēt point ignorās  
De ce remede exquis, puisqu'en leurs restaurans  
Ils font bouillir de l'or suivant l'usage antique.  
Ils suivent bien la lettre & non le sens mystique  
De leurs diuins ayeulx qui n'ont pas entendu  
Que l'or par tels bouillons soit potable rendu.  
Autāt y vaudroit mettre vn marbre, ou vn porfire,  
Que ce corps dont cette eau nulle vertu n'attire.  
Et ne sont moins frustrez de leurs intentions  
Quand ils meslent sa poudre en leurs confection;  
Car ce que la chaleur de l'estomach peut cuire  
Peut naturellement en Chille se reduire.  
Mais pour l'humaine ardeur l'or est trop endurcy:  
Et tout tel qu'on le prend on le remet aussy.  
L'or substantive Nature, & luy donne allegeance  
Quand il luy cōmunique & adioint sa substance.  
C'est pourquoy l'Alchimiste expert en son mestier  
Remet ce corps solide en son estre premier:  
Car toute medecine excellente & louable  
Doit estre vn seul fusible, ou chose au sel semblable.  
Si l'auteur des destins en moderant ses loix  
Auoit au moins permis qu'o peust naistre deux fois:  
Mais vn coup & non plus l'homme monte à la vie,  
Qui cent fois tous les iours luy est presque rauie.  
L'ambition, l'orgueil, & la temerité;  
Le chaut desir d'atteindre à l'immortalité;  
La bruslante auarice, & les terreurs paniques

*Que maints fols vont paissant d'humeurs mélâcoli-  
Exerçēt cōtre nous leur tirānique effort, (ques  
Et causent plus de morts que l'ordinaire mort.  
Dresse opinion, Royne des fantaisies,  
Qui peints aux cerueaux seis tes vertes frenaisies,  
Logeāt l'heur & l'hōneur aux lieux plus perilleux;  
Que tu produicts en nous des effects merueilleux!  
Les enfers t'ont fait naistre vne Atropos seconde  
Pour peupler leurs deserts, & deserrer le monde.*

*Miserable goutteux qui vis pis qu'en Enfer,  
Que te sert ce metal dans vn coffre de fer,  
Ou que son riche lustre en tes meubles éclatte,  
Si tu maudis ta vie en vn liēt d'écarlatte?  
Te vaudroit il pas mieux ce corps rarifier,  
Par l'esprit tirer l'ame & la mondifier;  
Puis à douce chaleur d'art facile, & possible,  
Faire de ce meslange vn sel fix & fusible?  
Tu aurois cet esprit qui va l'or animant;  
Des imparfaits Metaux le parfait aliment:  
Tu aurois l'or reduit à l'essence premiere,  
Qui iamais ne retourne en sa masse grossiere.  
Mais tu es faciné de tel enchantement,  
Que si quelqu'un t'offroit ce saint medicament,  
Et que ton Medecin t'en deffendist l'usage;  
Tu souffrirais plustost la Pluionique rage  
Qui te tient pour ta vie en vn lit attaché,  
Que voir en guarissant ton Medecin fâché.*



O cher fils du Soleil comment pourroit-on faire  
 Pour à ton los sacré dignement s'accommode?  
 L'Orphee des François sur sa Lyre a chanté  
 Un himne en ton honneur; mais il s'est contenté  
 De dépeindre ta robbe, & de proprement dire  
 Tes communes vertus que le vulgaire admire.  
 Que sa Muse pardonne à ma temerité;  
 Je veux d'un ton plus haut chanter ta déité;  
 Et faut bien que j'oppose aux puissantes cohortes  
 Qu'on arme contre toy, des legions plus fortes;  
 Afin que les Lauriers pour ta gloire aprestez,  
 Te soient cōme vainqueur sur le champ apportez:  
 Si que tout aduersaire apprenant la maniere  
 Du Parthe qui bataille en tournant le derriere,  
 N'ait espoir qu'en la fuitte; & craignāt tes regards  
 Elance à coups perdus ses inutiles dards.  
 Ton pere lumineux t'a rempli de lumiere;  
 De Majesté, d'Empire, & de puissance entiere,  
 Sur l'œil, l'ame, & l'esprit, des aides mortels.  
 Autant qu'il est de cœurs, tu as autant d'Autels  
 Où l'on t'append des vœux; où l'on te sacrifie,  
 Industrie, labour, amour, honneur, & vie.

Tout ainsi que les Cieux n'ont tous qu'un seul So-  
 Tu es unique en terre, à ton pere pareil. (leil;  
 Chercher ailleurs qu'en toy ta puissance supresme;  
 C'est chercher le soleil ailleurs qu'au Soleil mesme;  
 Du serf, non du seigneur, vouloir prendre la Loy;

Et colloquer l'esclauue au trosne de son Roy.  
Car de toy seul dépend leur gloire & leur fortune.  
Par destin toutes fois vn d'entr'eux t'importune;  
Debilitte ta force; auillit ta beauté,  
Exerçant tous efforts d'ingrate cruauté:  
Sans qu'il puisse pourtant ta Nature destruire.  
Car ta mere pieuse au besoin scait reduire  
En leur estat premier tes membres separez:  
D'un lustre plus illustre enrichis & parez.  
Bien que la bonne mere en faisant cet office,  
A ses serfs, de son fils face le sacrifice.

Mais c'est pour t'agrandir outre l'infinité:  
Et tirer de ta mort leur immortalité.  
Car si tu ne mourois tu ne pourrois renaistre,  
Pour les redre aussi grāds que grād tu soulois estre:  
Et te dire Monarque, Empereur, Roy des Rois;  
Courōnant tes subiects, puis leur donnant tes loix.

Je vays donc attaquer l'obiection commune  
Que nostre ennemy trempe au fiel de sarancune.  
Il dit que par miracle à Dieu tant seulement  
Appartient le pouuoir de faire changement  
D'une espece en vne autre, & que l'Oracle antique  
D'Aristote, l'affirme en sa Methaphisique.  
Mais il troncque le texte, ostant l'exception  
Qu'au lieu mesme il refere à la reduction  
De tout corps conuertible en premiere matiere:  
Et n'a iamaïs compris l'intention derniere



Des sages Inuenteurs de l'Art qui va muant  
En vermeil & pur or le plomb noir & puant.  
Si pour faire vn moyen deux extremes se rangēt;  
Si les quatre elemens l'un en l'autre se changent  
Vnissant dans vn corps leurs contrarietez;  
Les Metaux tous pareils en leurs natiuitez,  
Bien que quelque accident les rende dissemblables;  
Estant les accidens du subiect separables,  
Leur deffault naturel par nostre Art reformé,  
L'un sera sans miracle en l'autre transformé.  
Le Verrier fait biē plus, qui n'est ny Dieu ny Ange;  
Lors que dans sa fournaise en luisant verre il chāge  
La soude, la fougere, & le sable menu,  
Qui verre par Nature onc ne feust deuenu.  
L'en puis dire vne preuue encor plus admirable,  
Au vulgaire douteuse & pourtant veritable;  
Tant Nature se ioue en diuerses facons:  
Vn paysan m'a fait voir nombre de Limaçons,  
Conuertis soubz leur forme entiere & aparante  
En Marcasite d'or pesamment éclattante.  
Et le fameux PLATERE honneur Heluetien,  
De son temps le plus docte & le plus antien,  
Entre cent raretez dont il rendoit confuses  
Les ames qui entroient au seiour de ses Muses,  
Il monstroit vn long pieux massiuement espois,  
Dont le tiers estoit fer, l'autre tiers estoit boys,  
L'autre tiers estoit pierre; & de ce cas estrange

*Il accusoit le lieu qui la matiere change.*

*Ainsi le grand Albert escrit que quelques eaux  
En pierres transmuoient brâches, nids, & oiseaux.  
Maints Prelatz, maints Seigneurs, des Illustres de  
Qui depuis quarâte ans ont visité Florâce, (Frâces  
Attestent que le Prince a dedans son tresor  
Vn clou qu'en sa presence on a changé en or,  
Le plôgeant (embrasé) dans vne huile Chimique;  
Dont le sage artisan de[gu]isant la pratique,  
Au Duc persuada que la peine & le cost,  
Luy en deuoient oster le desir & le goust.*

*Qui n'a sçeu le desastre & la tragicque histoire  
Duchetif Bragadin confit en vaine gloire;  
Et du sol Païsserolle aussi venteux que luy,  
Abusant de l'estude & du labour d'autrui?  
L'on fut l'estonnement des sages Magnifiques,  
Qui en gardent ravis les fameuses reliques:  
Et l'autre de merueille attira hors de soy  
Pendant Charles neuiesme & la Court & le Roy:  
Vne sinistre mort fut le fruiet de leur pompe;  
Est il pas vray trompeur, qui soy mesme se trompe?  
Croyant qu'avec la poudre ils auoient le secret,  
Leur honte couronna leur orgueil indiscret.  
Combien de gens d'honneur feroient foy solemnelle  
Des transmutations du Belgien Vanguelle:  
Du Saxon Inderôure: Et du Cracouitain;  
Qui se masquant du nom de Cosmopolitain*



*Voyage par le monde, avec suite honorable;  
 Et pour mōtrer que l'œuure est siēne, & veritable;  
 Joint aux effets diuins les sublimes discours  
 Qu'il vouē aux curieux qui en l'art fōt leur cours?  
 J'ay veu des deux premiers les deux preuues pre-  
 Qui ont illuminé mes cōfuses lumieres; (mieres  
 Et benis le premier de m'auoir conseillé;  
 Le second, & le tiers, de m'auoir deſillé.*

*O roy, qui que tu sois, vray Citoyen du monde:  
 Qui au monde as donné la richesse feconde  
 De ton esprit celeste en tes diuins escrits;  
 Je t'aduoue & te nomme vn Phenix des esprits:  
 Puisqu'en la pureté de ton sçauoir supresme  
 On ne peut t'esgaller sinon avec toy mesme;  
 N'ayant comme les vieux, enuie tes neueux:  
 Aussi es tu le temple & le saint de mes vœux.  
 Ce qui fait qu'aujourd'huy toute l'Escoſſe admire  
 Le valeureux & docte Alexandre Napire,  
 Cheuallier du grand Roy, Baron de Marquiston,  
 De qui le premier poil dore encore le menton;  
 C'est qu'outre les vertus auxquelles il succede,  
 (Vray fils d'un parfait pere) il est vray qu'il possede  
 Comme vn don paternel hautement & en paix,  
 L'Elixir, & le feu qui ne s'esteint iamais.*

*J'ay veu fluer l'Acier ainsy qu'une onde viue,  
 Alors qu'étincelant par chaleur excessiue  
 A la bille de souffre il estoit opposé:*

*J'ay veu de ce meſlange vn ſaffran compoſé,  
Dont vn poids mis en l'eau tellement ſe dilatte,  
Qu'il en teint mille poids en couleur d'écarlatte:  
Couleur que de l'eau claire on ne void de ſonir,  
Ny meſme avec le temps moins rouge deuenir.  
Si du ſouffre & du Mars l'imparfaicte tincture  
Se ioinct ſi fort à l'eau qui n'eſt de leur nature,  
Eſt-ce choſe impoſſible à noſtre orexalté,  
Et fait plus que parfait preſqu'en infinité,  
D'eſpandre ſa couleur dans les corps metaliques  
Pour les rendre à iamais temples de ſes reliques,  
Puiſque le patient eſt ſemblable à l'agent?  
En ſon corps volontiers l'ame ſe va logeant.*

*Ce Docteur reuolté qui d'une main cruelle  
Impie a maſſacré l'Alchimie immortelle;  
Et d'ongles & de dents luy deſchirant le flanc,  
Se teint muſſle & mouſtache au bouillō de ſon ſang;  
Soit en Loup, ſoit en Aſne, a beau hurler & braire,  
Puiſque la verité luy eſt du tout contraire;  
Il faut que ſon pardon & le tien demandant,  
Avec toy il ſ'aduone ignare & impudent.  
Le but vniuerſel de la vraye Alchimie  
Eſt d'oſter aux Metaux vne impure cadmie,  
Qui leur pure ſubſtance empêche en l'infectant  
D'arriuer au ſommet où la nature tend:  
Puis ioindre en ſecourant leur nature affligée  
Au ſouffre tres-parfait leur ſemence purgée:*



Car le plus precieux est au plus vil metal,  
 En semence premiere & en naissance egal.  
 Vne mere biẽ saine eut six enfans d'un pere,  
 Dont on veid la naissance egallement prospere;  
 Chacun a la mamelle encor fait esperer  
 De voir egallement leur aage prosperer.  
 Contre cette esperance vn deuint pulmonique;  
 L'autre deuint goutteux; l'autre deuint etique;  
 L'autre fut gracleux; l'autre fut catharreux;  
 Et l'autre en sa sante parfaictement heureux.  
 Apollon fut enquis d'ou proceddoient ces vices;  
 Il en blãma le laiẽt des impures nourrices.  
 Ainsi, la difference & l'imperfection  
 Des metaux, ne prouient que de l'infection  
 Des soufres corrompans; que boit le pur Mercure  
 Dans les impurs tetins dont il prend nourriture:  
 Et comme on peut guarir ces enfans affligez,  
 Les Metaux peuuent estre accomplis & purgez.  
 Lulle a voulu prouuer par argument vallable  
 Que l'Alchimie est vraye, & sainte, & venerable:  
 Disant que si le but de cet art singulier  
 Est faire or & argent puis les multiplier;  
 Qu'il faut qu'en son subiet on trouue au prealable  
 Or, argent, & Mercure, & vif, & vegetable:  
 Car, comme l'air sur tout a force d'humecter,  
 Et le feu d'eschauffer; L'effect de vegeter  
 Est dans les vegetaux: & le pouuoir supresme

De faire or & argent, en l'or & l'argent mesme.  
Or tout cela se trouue au naturel subiect,  
Que l'expert Alchimiste a pour vniue obiect.  
L'or, l'argent, le Mercure, y viennent & vegettent;  
Sous vne vile peau qu'en croissant ils reiettent.  
L'or, & l'argent sont vrais; vrayle Mercure aussi:  
L'art qui en fait sa baze est donc vray tout ainsi.  
Si l'eau d'une fontaine, en Hongrie coulante;  
Sans aucun artifice est bien si violante  
Que le fer de sa forme elle rend desnue,  
Puis par la seule fonte en cuire transmué:  
Si l'odeur du plomb seule arreste le Mercure  
En forme de metal qui quelque fonte endure;  
Après que dans le Mars il a bouilly neuf fois  
Auec l'huile d'oline, ou de lin, ou de noix:  
Si le soufre l'arreste en masse rougissante:  
Si l'Arcenic l'atache en crouste estincelante  
Auec l'ayde du Tartre aux boules de Venus:  
Si son vol & son cours sont encor retenus  
Par l'esprit du Verdet & de la couperose:  
Pourquoy ne peut nature & l'art faire vne chose  
Qui plus fixe, plus pure, & plus haute en couleur,  
L'arreste & le conduise a l'extresme velleur?  
Qui doute que si l'ame en nostre or viscachée,  
Est par vne main docte auec art arrachée;  
Qu'elle ait fait penitence en la riueur du feu;  
Puis soit par son esprit reiointe peu à peu



*A son corps fait celeste & net de toute ordure;  
 Qu'elle n'ayt au centuple exalté sa teinture:  
 Et qu'ayant eu par Art telle augmentation  
 Elle ne la departe en sa projection  
 Aux siens, & à l'antheur d'où vient leur origine,  
 Pour en or les parfaire; ou bien en medecine,  
 Dont la force indomptable, a toute eternité,  
 S'ira multipliant iusqu'en infinité?  
 Nous voyons ce miracle en vn autre vulgaire  
 Que le simple rustique est contumier de faire;  
 Lors qu'en vn seau de laiët il mesle industrieux  
 Quelques grains de presure, ou d'un fromage vieux,  
 Que la chaleur assemble, & fait par tout épendre  
 En ce laiët, qu'en fromage aussi tost on void prédre:  
 Qu'estoit cette presure, & ce fourmage encor,  
 Sinon vn laiët caillé; ne plus ne moins que l'or  
 Vn Mercure espais, & confit par nature,  
 Avec vn souffre épars qui luy sert de presure?  
 Qui croiroit, s'as le voir, qu'un poinët d'un Scor-  
 Comblast vn Elefant de sa contagion; (piö  
 Et presqu'en vn instant d'une enflure mortelle  
 Excedast sa grandeur & grosseur naturelle?  
 Il est trop veritable: ô combien inegal  
 Est ce petit meurtrier à ce grand animal?  
 Et ce qu'on peut encor trouver plus admirable,  
 C'est que l'Elefant mort feroit l'effect semblable,  
 Tuant mille Elephans s'ils en auoient mangé;*

Tant ce point, tout ce corps, en venin à changé.  
Les semences du bien sont elles pas és choses  
Comme celles du mal fatalement encloses?  
Et ce qu'un corps mortel, de nature imparfaict,  
Soit au bien, soit au mal, sans aucune ayde fait;  
Le corps que la Nature à seul voulu parfaire,  
Plusque parfait par Art le pourroit il pas faire:  
Veu qu'il est composé d'esprit, d'ame, & de corps,  
Egalement vnis par differends accords?  
La parole de Dieu n'est ny fable ny songe;  
C'est la verité mesme, & l'effroy du men songe.  
Il a comme vne loy des le commencement  
De se multiplier faict le commandement;  
Et n'a rien excepté de cette loy premiere,  
Ains diuersifié seulement la maniere.  
L'animal raisonnable, & le brutal aussi,  
Tant masle que femelle, ont vn commun soucy  
D'augmenter leur espee en leur propre semence;  
Dont l'effect naturel dépend de leur puissance.  
Les vegetaux sont bien pour leur production  
En semences feconds, mais ils n'ont l'action  
De l'un en l'autre sexe, & le masle fertile  
Ne fait iamais porter sa femelle sterile.  
La terre est la matrice ou le grain va germant;  
La Lune & le Soleil luy donnent l'aliment.  
Mais ce Roy des Metaux, unique en sa nature,  
Se produict à peu pres comme la creature,



Il a vne femelle ou gist tout son amour;  
 Sa femelle l'embrasse, il l'embrasse à son tour:  
 Et viuement épris d'une amour mutuelle,  
 Elle se glisse en luy, & luy se fonde en elle.  
 Dans la claire matrice en tel accouplement  
 Des deux spermes conioints se fait premieremēt  
 Vne matiere informe, & comparable a celle  
 Qu'enre les animaux Embrion l'on appelle.  
 Cet Embrion s'anime, & s'en forme vn enfant,  
 Qui naist Roy; puis devient Monarque triomphāt:  
 Dont l'exquise richesse, extreſme, & perdurable,  
 Le moindre des metaux peut rendre à l'or ſembla-  
 Et luy faire porter comme Roy ſouuerain (ble;  
 Au front le diadeſme, & le ſceptre en la main.  
 „ Mais bien qu'il ait en ſoy cette grādeur ſupreſme,  
 „ Si ne la peut il mettre en acte par ſoy meſme:  
 „ Il luy faut le ſecours d'un maiſtre ingenieux,  
 „ Qui ſcaiche corriger ce qui eſt vicieux  
 „ En ſa moitié debile; & qui dextreſment ſcaiche  
 „ Extraire le pur ſang qu'en ſes veines il cache:  
 „ Qui le ſcaiche tuer, puis reuiuifier.  
 „ Pour luy faire immortal les ſiecles deſſier.  
 Car ſi du feu dernier les flames rauiffantes  
 Peuvent en quelque eſſect demeurer impuiſſantes,  
 Rien ne les doit brauer que ce Roy, qui des Cieux  
 Et des quatre elemens tient le plus precieux.  
 Quoy qu'il ait meritē que ce feu le moleſte

Comme insigne pecheur, qui comet double inceste,  
Abusant de sa mere & de sa propre sœur  
Quand il se perpetue, & cree vn successeur.  
Vray est que de ce crime il fait bien penitence,  
Alors que de son sang expiant toute offence,  
Il substante & nourrit, comme les Pelicans,  
Ses freres, ses neueux, sa mere, & ses enfans.

Ceux donc qui avec toy priuez de cogneissance,  
Au sang des animaux cherchent cette science;  
Au crachat, aux cheueux, aux salles excremens;  
Aux herbes, aux raisins, aux sels, aux atraments;  
Aux Metaux du vulgaire, encor que du Mercure  
Ils ont comme nostre or tiré leur geniture;  
Aux moyens Mineraux; sont tropéz, veu ce poinct  
Que nul ne peut donner la chose qu'il n'a point.  
La teinture du sage est fixe, & permanente;  
Qui dissoute & recuite a l'infini s'augmente  
En puissance & en nombre, avec le mesme lait,  
Et le mesme caillé dont le fourmage est fait.  
Quelle vraye tincture, & qu'elle permanense  
Veux tu trouuer ès corps que la flame a puissance  
De reduire en charbons, ou d'enuoyer au vent?  
Mais ie veux plus courtois t'estimer plus sçauant,  
Et te faire vn prophete entre tels heretiques,  
T'arrachant du boubier des labours sossistiques.

Tu as cognu qu'en l'or gist le soufre parfait,  
Mais tu as ignoré comme il doit estre extrait.



Tu as cogneu le grain, mais ignoré la terre  
 Ou le parfait artiste en sa saison l'enferre.  
 Tu as cogneu la terre & n'as pas sceu trouver  
 Le mystere secret pour la bien cultiver.  
 Tu l'as bien cultivee, & n'as pas sceu conduire  
 La chaleur qui peut l'œuvre auancer ou destruire.  
 Observance ou l'ouurier a besoin d'estre expert,  
 Car le feu est tout l'Art dont Nature se sert.  
 Tu l'as bien sceu conduire, & n'as en cognoissance  
 Du terme auquel l'enfant doit prédre sa naissance.  
 Tu as veu l'enfant naistre, & n'as appris comment  
 Ni de quelle viande on luy donne aliment.  
 Ainsi ta es de ceux qui des l'hiver se ventent  
 Qu'ils rempliront leur grâge, & ne semēt, ny plā-  
 Ou bien s'ils ont semé precipitent le tēps; (tēt;  
 Et font impassiens moisson des le Printemps.

Tu dis que sans vser d'un tas de parabolles,  
 On deuoit tout escrire en expresses paroles;  
 Car d'ouurer vn chemin ou l'on ne peut marcher  
 C'est donner le desir & l'espoir arracher.  
 Opauure Thiresie, ô mal'heureux Phinee;  
 Quel destin conduiroit ton ame facinee?  
 Ta raison afferuie à ton desir brutal  
 Voudroit d'un petit biē faire naistre un grād mal:  
 Car si la dent vulgaire en ce fruit pouuoit mordre  
 On ne vit onc sur terre vn semblable desordre.  
 Tout le monde a souhait riche d'or & d'argent

*De cent commoditez deviendroient indigent.  
Chacun, nouveau Cresus, fermeroit sa boutique,  
Aborrant le trafic de son Art mecanique.  
Le chetif buscheron dedaignant ses fagots  
Serpe & hache fondue estendroient en lingots.  
Le pescheur diligent a ses filets destruire  
Arracheroit le plomb pour en or le reduire.  
Le Mareschal fondroit enclumes & marteaux.  
Le Laboureur voudroit defferrer ses cheuaux;  
Desarmer sa charrue; & Ceres delaissee,  
N'auroit plus d'epics blonds l'eschine herissee.  
Bref le beau siecle d'or iadis tant admire,  
Renaistroit icy bas follement desire:  
Car le glan des forests, avec l'eau des fontaines,  
Seroient de nos festins les douceurs souveraines;  
Nous les servant dans l'or, qui aux yeux plus riât  
Ne rendroit au palais le morceau plus friant.  
Il faudroit aller nuds: & comme les sauvages  
Opposer des rouseaux aux celestes orages.  
Tourne donc la medalle, & voy (pauvre Midas)  
Les fruitets de tes souhaits dont tu ne viurois pas.  
Celuy romproit vrayment la celeste ordonnance,  
Et commettrait impie vne execrable offence,  
Indigne d'esperer ny pardon ny mercy,  
Qui ce diuin secret diuulgueroit ainsi.  
L'ire que Iupiter conceut contre sa femme  
Voyant consommer Troye a la Gregeoise flame;*



*On contre l'attentat des Geants terrenez:*

*Qui trop yres de rage, & d'orgueil forcenez,  
Cuidoient les immortels arracher de leurs sieges;  
Lors que le vain effort de leurs mains sacrileges.  
Trauillant au dessein de leur rebellion,  
Sur Ollimpe, & sur Osse, auoient mis Pel'ion;  
N'auroit esté qu'un songe: Et pardonneroit ore  
Au volleur qu'un Vautour sur Caucaſe deuore,  
Pour le mettre en ſa place; ou ſon cœur renaissant  
Iroit Aigles, Vautours, & Corbeaux repaiſſant.  
Ou bien le reſeruant pour butte de ſon foudre,  
(Phenix des malheureux renaissant de ſa poudre,)   
Il ſeroit chacun iour foudroyé plus de fois*

*Qu'il n'auroit peint de mots de ſes iniques doigts:  
Et de tous ſes tourments l'aigreur plus importune,  
Il ſe verroit mocqué en ſa triſte infortune.*

*Farceur, leue le masque, & à viſage ouuert  
Confefſe ton deſſein puis qu'il eſt deſcouuert;  
Tu voudrois bien chanter vne Palinodie:*

*Mais l'air de l'himne ſainct qu'ores ie pſalmodie  
Eſt de trois tōs plus haut qu'il ne faut pour ta voix,  
Et trop doux pour l'accent de tes rudes abbois.*

*Pour rēdre ta courōne à tes hauts faits ſemblable,  
Tu diſ que ſi cette œuvre euſt eſté veritable,*

*Qu'entre tant de milliers d'hommes ambitieux  
Qui ſe ſont appauuris, & ſont deuenus vieux  
Chez cette Calipſon, épris d'une amour vaine,*

Quelqu'un de qui les cieux auroient beny la peine,  
Ayant la Taprobane & le Perou chez soy,  
Chef de cent Regiments eust fait la guerre au Roy.  
O belle Catastrophe! ô beau trait de Logique!  
Vouloir q'un Philosophe ayt l'ame tyrannique;  
Et tienne entre des loups de loup le premier rang,  
Versant en sa patrie un deluge de sang.  
Qu'est-ce qu'un Philosophe? un amant de sagesse.  
D'où viennent ces tresors? de Dieu seul, qui adresse  
L'ame droicte & disirette a ce but desiré,  
Ou maint grand & maint docte en vain ont aspiré.  
Te tiendroit on pour sage, ayant cette science,  
Si au prix de ta vie & de ta conscience  
Aspirant de ranger quelque peuple à ta loy,  
Il te faisoit esclave & triomphoit de roy?  
Contre tes argumens fondez sur vne glace,  
Je tiens que l'eternel immuable en sa grace  
N'abandonne iamais ses esclens bien aymez:  
Qu'il rend d'amour, de crainte, & de cōstāce armez.  
Au long cours de leur estre il leur sert de pilotte;  
Et leur nef assuree en la tourmente flotte.  
Car si le chaud bouillon d'un sang impetueux  
Enfle quelque ieune ame, il la prend aux cheueux  
Comme Pallas V lisse: & ne luy permet faire  
Chose qui peust contr'elle allumer sa collere.  
Il faudroit supposer un vice en sa bonté,  
S'il n'exerçoit Constant sa libre volonté.



Veux tu scauoir l'erreur qui tes pareils surmôte?  
 Qui de moyens les vuide & les comble de honte?  
 C'est qu'à peine entre mille vn met l'œil & l'esprit  
 Sur les diuers auteurs qui cet œuvre ont décrit.  
 L'un sçait vne pratique avec souffre & Mercure:  
 L'autre vn beau mediō qui le verdet endure: (nus,  
 L'un sçait vn poids pour quinze au blanc sur le ve-  
 Par qui deux grands Prelats se sont entretenus:  
 L'autre es minieres cherche vn souffre blāc fusible;  
 L'autre le sçait blanchir, mais il est combustible:  
 L'un a le vray secret de l'operation  
 Pour conduire la lune a la fixation; (tre:  
 L'autre en sçait la teinture à plus de vingt & qua-  
 L'un endurecit l'estain, mais il ne se peut battre:  
 L'un ioinct la Lune au sol inseparablement;  
 Et l'autre la transmue en sol par le Ciment:  
 L'un ne veut que vingt iours; l'autre n'en veut que  
 Ainsi chacun se flatte, & de vêt se cõtēte: (trēte:  
 Differents en matiere autant qu'en actions,  
 Mais fols également en leurs conceptions:  
 Puisque l'art cōme vn singe imitant sa maistresse  
 N'a que le seul subiect qu'elle engēdre & luy laisse;  
 N'a qu'une proceddure; vn poids; vn feu pareil;  
 Et fait dans vn vaisseau l'œuvre blanc & vermeil.  
 Pour faire aprētiſſage en quelque Art il faut estre  
 Cinq ou six ans esclau au ioug d'un fascheux Mai-  
 A se leuer matin, & se coucher bien tard: (stre;

Mais pour faire chef d'œuvre en ce précieux Art,  
On plaint un an ou deux; on ne veut rien desespérer  
Esperant par miracle, on en songe l'apprendre,  
Ainsi que sur Parnasse aux frais des lauriers verds  
En dormant Hesiode apprit l'Art des beaux vers.

Celuy qui n'a vogué dans les mers sophistiques  
Et passé les destroits de cent folles pratiques,  
Ne mouille l'ancre au port de la perfection  
Si ce n'est par un vent de revelation.

Fust il un Pythagore, un Plin, un Aristote,  
Il doit courir fortune ainsi qu'un Argonaute,

Parmy cet Océan de contrarietez,  
Pour descourir les bancs de mille obscuritez.

C'est bien quelque aduantage à celuy qui fait voile  
D'auoir le vent propice, & de voir son estoille.

Mais dans l'onde Chimique il y a maints rochers,  
Ou souuent ont pery maints excellents nauchers.

Car tel void son Estoille (encore qu'entre mille  
A peine un la regarde) & luy reste inutile,

Parce qu'il n'est expert aux operations

Qui nous donnent l'entree aux preparations.

Vieillisse qui voudra penché dessus un liure,

Deust il siecles pour ans, voire ans pour momēts vi-

Et ne met ou fait mettre à l'ouurage la main, (ure,

Il pert son tēps, son huile, & se tourmēte en vain.

Le pauvre Laboureur qui transit ou qui sue,  
Et qui ses mains empouille en serrant sa charrue,



Puis sous vn fresse espoir du profit incertain  
Senourrit de l'Iuroye & seme le bon grain,  
Mal vestu, mal couché, souuent passe l'annee  
Sans reuoir vne gerbe en sa grange amenee.

Le vigneron sans cesse aux collines beschant;  
Quia dos recourbé col & teste penchant  
Trauaille tout vn an sans pouuoir d'une grappe  
Faire offrande en Septembre à Bacchus ou Priappe;  
Attend bien l'autre annee, & peu certain du fruit  
S'engage à l'usurier qui le ronge & destruit.  
Mais nos petits Cræsus dont l'ame insatiable  
Idolastre le but de cet Art venerable,  
Cillez d'un fol desir, pippez d'un vain espoir,  
Voudroient bien sans hazard nos lauriers recevoir.  
Si Hermes & Geber dont la cendre on honore,  
Cōme nouveaux Phœnix venoient à renaistre ore,  
Et picquez du desir d'assouuir cette faim  
Leur demandoient sans plus le couuert & le pain  
Pour douze ou quinze mois; d'une rare faconde  
Ils respondroient qu'alors on ne verroit au monde  
Viure bestes ny gens; Quoyque ces mois passez  
On ne veist les voyant que des bestes assez.  
La Nature mille ans a faire l'or demeure,  
Et ces veaux n'y voudroient qu'un mois, qu'un iour  
Odoctes auenglez ne vous suffit il pas (qu'une heure.  
Que l'art aydant nature auance tant ses pas.  
Qu'en vn an elle face vne souffrense poudre

Qui meurtrit le Mercure ainsi qu'un coup de fou-  
Chose trop veritable, & que l'œil ayât veu (dre:  
Criroit pourtant par charme auoir esté decen.

C'est pourquoy maint grâd hōme à seu cetie sciēce,  
Ayant eu pour son Nord l'astre de sapience,  
Qui faute de moyens en desespoir est mort,  
Submergé dans sa rade a la veue du port.

Car le riche & le pauvre ont vn dessein semblable:  
Mais bien souuēt le pauvre aux Dieux plus agrea-  
Emporte la couronne à force de veiller (ble  
Non le riche à souhait ronflant sur l'oreiller.

Puis, doit on s'estonner si mainte ame balance,  
Et vague irresolue en la double creance,  
Si d'ambages couuerts & de propos noircis  
Les principes de l'Art sont par ruse obscurcis?

L'un nous dépeint vn Roy noyé dās sa fontaine,  
Pour immortel renaistre en grandeur souveraine.  
L'autre ioinct en la couche vn frere avec sa sœur,  
D'oū doit naistre vn nepueu du monde possesseur.  
L'un irrite vn Lion contre vne Aigle vollante;  
L'Aigle le rend volage, & luy la rend constante.  
L'autre peint deux dragons qui se vont deuorant,  
Dont l'un d'aellerons d'or va son dos honorant.  
Puis donnant mille noms a vne mesme chose,  
Celuy là cache plus qui plus à plein l'expose:  
Tout pour desesperer l'ignorant vicieux;  
Et tant plus alecher le docte ingenieux.



*Car s'ils n'eussent d'erreurs leur œuvre entretissue  
Le plus simple du monde en vne heure l'eust sceüe.  
Mais voyons la fontaine ou ceux cy ont puisé,  
Et comme l'inventeur l'a premier desguisé.*

*Il est vray, sans mentir, certain, tres-veritable;  
Que ce qui est deffous au dessus est semblable:  
Pour d'une chose seule accomplir des effects  
Que par secret miracle on croiroit estre faits.  
Et comme du seul Dieu la pensee profonde  
D'une chose à produict toutes choses au monde;  
De cette chose unique ont pris leur estre aussi  
Par adaptation toutes choses icy.*

*Phœbus l'a engendree, & Phœbé enfantee.*

*Le vent comme matrice en ses flancs l'a portee.*

*La terre est sa nourrice; Et de tout l'univers*

*Le pere des tresors est compris en ces vers.*

*Avec douceur constante & d'artifice rare,*

*Sans violence ou haste, il conuient qu'on separe*

*Le subz, il de l'espois, & la terre du feu.*

*Lors el le monte au Ciel & descend peu à peu*

*En terre; ou elle acquiert les deux vertus ensëbles;*

*Qu'un neud indissoluble estroittement assemble.*

*Si on la mue en terre entier est son pouuoir;*

*Et rien pareil en force au monde on ne peut voir:*

*Car de son odeur seule elle tue & renuerse*

*Toute chose subtile; & les dures transperce.*

*Ainsi fa fait le monde, & a ces actions*

*Admirables*

*Admirables seront les adaptations.*

*Ainsi sur tout desastre emportant la victoire  
Tu iras triomphant du monde & de sa gloire .  
T'ay l'œuvre du Soleil plainement reuelli;  
Aussi suis-ie Hermes Trimegiste appellé;  
Comme ayant les trois parts de toute sapience.*

*Ce centre est conuenable à sa circonference:  
Car ce principe ombreux, noir d'ambiguité,  
Est l'obscur lanterne où luit la verité; (res  
Qu'on ne peut discerner qu'entrant aux sanctuai-  
D'un miliõ d'Autheurs qui font ses cõmentaires.  
C'est le tige second de tous ces grands Rameaux;  
Et l'immence Ocean de tous ces gros ruisseaux.*

*A l'exemple du pere, esconte la parolle  
Des fils, que Pithagore en ses troupes enrolle.  
Prends cela & cela; fais ainsi & ainsi:  
Et tu auras cela. Si tu n'entens cecy,  
Conioincts l'eau & le feu; le soulfre & le Mercure;  
Et mets tousiours Nature en sa propre Nature.  
Ou bien ioincts en vn corps la Lune & le Soleil;  
Et puis faits banquerontte à tout autre appareil.  
Fais de deux corps vn cercle, & du cercle vn qua-  
Ramene ce quarré en forme de triangle, (drägle  
Et puis de ce triangle vn cercle estant refait,  
Tu auras aux statuts de cet art satis fait.  
Que ton rouge blächisse, & que ton blanc rougisse,  
Et tu auras de l'œuvre accomply l'artifice.*



Fais avec son esprit ton corps spirituel;  
Et par le mesme corps cet esprit corporel: (drez  
Puis dās cet esprit corps, fais leur propre ame infō-  
Et tu auras vn bien que rien ne peut confondre.  
Le corps n'agist au corps; ny l'esprit en l'esprit:  
Iamais forme de forme impression ne prit:  
Matiere de matiere: Et n'est rien plus probable  
Qu'un semblable ne prend la loy de son semblable.  
Mais il faut s'exposer au choc de mille maux,  
Il faut pour y monter l'eschelle des travaux.  
Lire vn liure cent fois, par vn autre l'entendre.  
Son bien, son temps, sa peine, auancer Et despēdre.  
Car nature Et le Ciel ne plantent ces lauriers (ers;  
Pour les ieunes Soldats, ains pour les vieux routi-  
Non que tous les vieillards obtiennent la courōne;  
Mais ceux à qui Dieu seul par merite la donne.

Combien de beaux esprits d'abus empoisonnez,  
 Apres la Sandaraque ay-ie veu addonnez:  
 Poison qu'ils surnommoiet la Royne des minieres,  
 Idolastrant ce nom iusqu'aux heures dernieres,  
 Parce que la Sibille en ses vers a prescrit  
 Que le subiect doit estre en neuf lettres escrit.  
 Figure, enigme, ambage, oracle veritable,  
 Car c'est nostre Arsenic, qui d'Art emerueillable  
 Est arraché des reins du frere, Et de la sœur,  
 Par les ongles poignants de l'Aigle rauisseur.  
 L'un a tenu vingt ans vne lampe allumee;

L'autre douze; Et tous deux n'ot riéven que fumee.  
Ces esprits transcendans ailleurs sont à priser;  
Mais c'est vice en cet Art de trop subtiliser:  
Se voulant peindre en l'air maints succès impossi-  
Et frayer des sentiers en lieux inaccessibles. (bles  
Il faut par les raisons, & d'un iugement sain,  
Considerant Nature imiter son dessain.  
Fuyr les lieux ruynieux, & les voyes obliques  
Où nous vont esgarant les labeurs sophistiques.  
Il faut marcher sans crainte au chemin naturel,  
Aysé, commun, certain, droict, & continuel.  
En fin quittant Icare, il faut suivre Dedalle;  
Vollant entre deux airs d'alle toujours egalle.  
Quoy qu'on puisse au labeur pere & fils appliquer,  
Si l'on sçait bié leur fable au vray sens expliquer.  
Dedalle est le corps double en sō premier meslāge;  
Lors que la terre lourde en se dissolvant, change  
Sa nature grossiere, & monte en s'esleuant  
Sur les elles de l'eau, non de l'air ny du vent.  
Ce ieune audacieux, cet insolent Icare,  
Qui d'un vol plus hardy pres du Soleil s'esgare;  
Qui void fondre sa Cire & ses bras desplumer;  
Puis dans la Mer qu'il nōme en tombāt s'abismer:  
C'est l'esprit qui son corps dans les ondes delaisse  
En ayant rauy l'ame: & de monter ne cesse  
Tant qu'au hault de son Ciel peu a peu parvenu  
Il retombe en la Mer d'où il estoit venu.



Fable que dès long temps le grand Moïse a teincte  
 Au pourpre Hermionique de son histoire Saincte,  
 Quand il dit que la voix de l'Artiste immortel,  
 Bastissant l'Vniuers son chef d'œuvre eternal,  
 Separaleau de l'eau; pour de la plus grossiere  
 Faire en l'espaississant la terre nourrissiere:  
 Et que la plus subtile il meit au firmament,  
 Qui se forme en rosee, & coule incessamment  
 Par les yeux de la nuit sur la terrestre masse,  
 Où du Soleil luyfant l'esponge la ramasse.

NB. Mais combien vont encor l'antimoyne adorant  
 Comme leur Dieu Chimique; & tiennēt ignorant  
 Celuy qui ne se pisme en merueille si rare,  
 De voir que le Soleil le calcine & prepare,  
 Voire augmente son poids s'il va sur luy dardant  
 Ses rayons enflammez par le miroir ardent?  
 Et quand mon souuenir mes erreurs me tesmoigne,  
 Ie pallis de tristesse & rougis de vergogne  
 D'auoir tant negligé l'Ange des bons auteurs,  
 Pour croire aux faux demōs des traitres imposteurs  
 Race inique & mauditte, engeance de Harpie;  
 Infectant & vollant quiconque en eux se fie.  
 NB. L'esprit vniuersel, où maint esprit confus  
 Avec moy s'est pippé, fut mon premier abus.  
 Ie l'ay noircy, blanchy, & rougy en vne heure:  
 Mais nulle impression aux metaux n'en demeure.  
 Quoy qu'il soit esprit, corps, cuit & rubifié,

*Il demeure impuissant s'il n'est spécifié:  
Car propre a toute espece il reçoit toute forme;  
Et serf de tous subiects en tout il se transforme.  
Quittant ce fol dessein ie me suis, peu ruzé,  
Aux metaux du Vulgaire un long temps amusé;  
Souillant cet art sacré de pensees prophanes.  
Car i'ay mis Sol & Lune en liqueurs diaphanes,  
Et cuits avec Mercure à tres lente chaleur:  
Mais cet ingrat travail fut de mesme valeur;  
Nature veut Nature, & l'espece l'espece;  
Aborrant au congrez la semence diuerse.  
Celuy ne peut pas rendre un pays bien peuplé  
Qui a masle avec masle au coit accouplé:  
Crime contre Nature, & faute abominable,  
Que tout le feu d'enfer d'expier n'est capable.  
Ainsi maints voyageurs par la nuit desuoyez,  
Trompez des fols ardans en un lac sont noyez.  
Or si de ces faux Dieux tu as creu les oracles  
Qui pippens t'ont rendu odieux nos miracles;  
Deteste les conseils de ces pernicieux,  
Comme peste infernale & maudisson des Cieux.  
Puis toy mesme appellant de tes sentences folles,  
Agenoux avec moy vien dire ces parolles:  
O science diuine, ô surnaturel Art,  
Que Dieu comme par grace à ses esleus depart;  
Des mal'heurs de la vie unique & prompt remede;  
Qu'on peut bien dire heureux celuy qui te possede,*



Et qu'il fut d'un bon Astre aperceu en naissant:  
Puisque tant de tresors dont il est iouyssant  
Prouiennent de sa peine & de son industrie,  
Et non d'oppression, d'usure, ou tromperie.  
S'il est sage & discret pour la cause cacher  
De son contentement, rien ne le doit fascher,  
Car il peut aller viure en tous les coins du monde  
Portant comme Bias sa richesse feconde.  
S'il trouue vn languissant au danger de mourir,  
En passant charitable il peut le secourir.  
S'il rencontre vne vefue avec sa triste bande  
D'orfelins, qui l'aumosne à vn marbe demande,  
(Car plusieurs ont vn cœur de marbre dās le sein)  
Il leur peut rendre pleine & l'une & l'autre main.  
Le l'aboureur chenu, le marchand honorable,  
Que la guerre ou le feu a rendu miserable;  
Celuy que l'usurier comme vn chancre a rongé;  
Le captif qui lamente en desespoir plongé;  
Pourront sans y penser & sans qu'il y paroisse  
Sortir par ses bienfaits de prison & d'angoisse.  
Qui s'estonnera donc si le braue Iason  
Mesprisā les hazards pour gaigner la Toison,  
Puisquil se veit par elle assouuir de richesse,  
Et r'entrer son vieil pere en sa fleur de ieunesse?  
Ou qu'aux yeux de Caron pres de l'infernalle eau  
Ænee alla cuillir le iaunissant rameau?  
L'on se plaindra plustost que la Muse diuine

Qui du docte Saluste animoit la poitrine,  
Ait noyé dans Lethé ce précieux subiect,  
Le plus digne ornement de son riche proiect;  
Puisquil vouloit de Dieu rechanter les merueilles;  
Car celle cy s'enrolle au front des nompareilles.  
Vray est qu'il a mieux fait que Gamō, ny Linthault;  
Qui d'un discours si braue & d'un stille si hault,  
L'un comme un Apollon Philosophe & Poete;  
L'autre enfant d'Esculape estant son interprete;  
Ont pensé garentir leur renom du trespas  
Enseignant au public ce qu'ils n'entendoient pas.  
Je n'en veux pour tesmoin que leur vulgal Mercu-  
Dont ils cuident par art corriger la Nature; (re  
Secret où l'un & l'autre erre tout esgaré,  
Puisque Nature à l'art le nostre a préparé.  
Ils ont beau sublimer & luy donner pour ame  
L'esprit du vitriol, puis en faire amalgame  
Avec l'or cimenté; Ce progres ne vault rien.  
Il faut trouuer conioincts d'un naturel lien  
Dans nostre vifargent le Soleil & la Lune.  
Non argent vif commun, Sol ny Lune commune,  
Mais ce couple iumeau que Iupin enflammé  
Au ventre virginal de Latone a formé.  
C'est nostre vif Soleil, C'est nostre Lune vifue;  
Theriaque & venin du vif qui les auue.  
De ces trois ainsi ioints le vray Mercure est fait,  
Qui par l'Or & l'Argent se ferment & parfait.



C'est nostre Lion verd, c'est nostre eau permanente:  
Dont l'œuvre se compose, & dont elle s'augmente.  
C'est le lait virginal; Le Mercure animé;  
Nostre terre feuillée; & nostre sublimé.  
Des couleurs d'Hiacinthe & de Narcis capable  
Transmuât tout en soy, comme en tout trāsmuable.  
Qui devient immortel quand la mort il reçoit:  
Et meurtrit ses enfans alors qu'il les conçoit.  
En premier lieu l'Artiste a besoin de cognoistre  
Dequoy, & en quels lieux, les Metaux doiuent naistre  
Comment ils sont conceus, engendrez, acheuez;  
Mais non à mesme honneur par Nature esleuez.  
Puis, s'il ne veut au eugle errer à l'avanture,  
Qu'il sçache où il doit suivre ou quitter la Nature,  
Qui a pour iout dessein (travaillant simplement)  
Des deux principes ioinctz faire l'Or seulement.  
Qu'il tienne ma parole à foy Euangelique,  
De ne quitter iamaïs l'espece Metallique;  
Et ne prendre pourtant les Metaux du commun.  
Despouillez de leur vie, & sans esprit aucun:  
Car, biē que maints Autheurs ordonēt de les prē-  
On ne doit si crumēt leurs sentēces entēdre. (dre,  
L'un possible en son dire est superstitieux;  
Et l'autre en ses escripts est peut estre enuieux.  
Nature a composé de feu, d'air, d'eau, & terre,  
Vn principe à cet Art qui est Pierre & non Pierre.  
Pierre quant à l'aspect & à l'atouchement;

*Mais quant au naturel Metal entierement.  
Metal qui toutefois nul Metal ne ressemble;  
Encore qu'en luy soient tous les Metaux ensëble.  
Cette masse indigeste avec peu d'action  
Est aisément conduite à la perfection;  
Car en ses Elemens rien ne manque ou n'excede,  
Ains tout ce qu'il luy faut elle embrasse & possède.  
Le feu qui tout consomme en son avidité,  
Desnuant tous les corps de leur humidité,  
Est le seul aliment dont elle est substantee;  
Car plus elle y demeure & plus est augmentee  
Son humeur radicale; arrivant à tel poinct  
Que le Roy des Metaux ne s'y compare point.*

*Grand Roy, qui sans autre ayde a pris son origine  
De cet Hermaphrodite, ou de cette Androgine.  
De ce Cahos Phisic en qui vivent cachez  
Sept esprits minéraux, par Art sont arrachez  
Leurs quatre geniteurs, en la double semence  
Dont l'Embrion Chemic doit tirer sa naissance.  
Les deux sont au Mercure; & les deux autres sont  
Au souphre: & tous ensemble en mourant se parfot,  
Mercure est le mary, & Venus est la femme.  
L'Art en a fait deux corps, mais ces corps n'ot qu'un  
L'un & l'autre patit, puis agit à son tour, (ne ame.  
Sous les effects divers d'un mutuel amour. (stre  
Amour qui les rassemble, & des deux morts fait nai-  
Un tiers tout dissemblable à ceux d'ot il préd l'estre.*



Voila cet vn mystique, & cette trinité,  
 Qui comprend tout mystere en sa triple unité.  
 Deesse engendre-amours, germeuse Citheree,  
 Qui par les regions de la voulte Etheree  
 Fais ta ronde eternelle en ton char radieux, (eux;  
 Montât de sphere en sphere au dernier des sept Ci-  
 Puis deuallant soigneuse, à nos vœux oportune,  
 Du Cercle de Saturne au cercle de la Lune,  
 Ta vertu genitrice espands egallement  
 Dans les reins amoureux de chacun element.  
 Comme au grand vniuers ta seconde influence  
 Par l'esprit general à tout donne naissance,  
 Tu produis les effets de maints actes diuers  
 Par l'esprit mineral au Chimique vniuers:  
 C'est pourquoy de ton nom nostre terre on appelle,  
 Car nostre Hermaphrodit est conceu & nay d'elle:  
 Apres qu'estant recuite au bouillon de son eau,  
 De sa tombe funeste elle a fait son berceau.  
 Gentille Salmacis, que tu vis glorieuse  
 D'embrasser le subiect de ta flame amoureuse;  
 Baignât vn corps si noble & des membres si beaux,  
 Dans le flot cristallin de tes larmieuses eaux!  
 Honteux adolescent, ton heureuse infortune  
 Te rend en t'offensant cette gloire commune;  
 Soit que ton double sexe à ces flots s'unissant  
 Tu sois fait pour produire Agent ou Patissant!  
 Mais qui est le docteur tant subtil & tant sage

*Qui prouuast par exemple, ou mōstrast par vſage,  
Qu'on puiſſe vnir deux corps, de centres ſi diuers  
Que l'un aſpire au Ciel, l'autre aſpire aux enfers;  
Qu'en muant leur Nature; & changeāt leur ſub-  
Chōſe tres-dificille à l'humaine ignorāce; (ſtance?  
Mais poſſible, & requiſe à la perfection  
Que produit en cet Ari cette conuerſion:  
Ioignant l'eſprit agile au corps lourd & ſtupide;  
Le chault viſ au froid morne; & le ſecq à l'humide;  
Pour faire vn compoſé, auquel ſoient limitez  
Les diſcordants effets des contrequalitez.  
L'air eſt de tous les corps le ſouſtien & la vie.  
Il ſubſtante le feu; comme l'eau viuifie  
Le grand corps de la terre, & l'eau reçoit de l'air  
Cet eſprit animant; qu'elle laiſſe exaller  
Aux rais de la chaleur & celeſte & centralle,  
Pour renuoyer à l'air ce qui de l'air deuallé.  
Ainſi par le ſecours d'un preſt continuel  
Chacun des elements ſe rend perpetuel,  
En eſtre, en actions, en vertus, en puiſſance;  
Donnant ce qu'il reçoit, riche en ſon indigence.  
Autrement ce bel ordre à neant paſſeroit;  
Et par tout la Nature inutile ſeroit.  
Mais cette ſage mere a par ſa prouidence  
Obſaclé ce deſaſtre; ayant fait l'ordonnance  
Que circulairement (par eux meſme excitez)  
En ſe communiquant leurs propres qualitez,*



*Par leur mutation proprement circulaire.  
Les transmutations en tout se pourroient faire,  
Ainsi la terre prette au feu sa siccité;  
Le feu, son chant à l'air; L'air son humidité,  
A l'eau, qui va prettant sa froideur à la terre;  
Et tous viuent en paix en se faisant la guerre.  
Voyla comme ces corps miraculeusement  
Se changeant changent tout, & vôt tout reformât.*

*Docte Libanius, i' admire ta constance  
A prouuer & reduire en Art cette science:  
Mais en tous tes escrits ie n'ay oncque apperceu  
Que ce diuin secret tu ayes iamais sceu.  
Toutefois ie t'honore ainsi qu'un autre Alcide,  
Chassé mal de ton siecle, & vaillant monstrescide.  
Crois tu que tous les vieux qui ce but ont atteint  
Sçeuissent rien des labours que tu nous as depeint?  
Ce sont inuentions modernes & friuolles,  
Contraire aux leçons de leurs orayes Escolles.  
Pardonne ie te prie à la naïfueté  
Dont use ma franchise & ma sincerité:  
Ie te cède en doctrine & en graue eloquence;  
Mais non en la secrette & vraye intelligence  
De ce rare mistere, où la grace d'en haut  
Sans qui l'estude humaine & l'adresse ne vaut  
M'a conduict par miracle, alors que mon courage  
Partant d'erreurs vaincu renonçoit à l'ouurage.  
Ceux à qui ce grand Dieu extresme en charité,*

Pour leur perséuerance & leur fidélité  
 A cette sapience à la fin departie,  
 Veulent que son mystere abonde en sympathie  
 Avec le plus secret des mysteres diuins.  
 Qu'elle ait fait aux premiers prenoir cōme deuins  
 Le rauage inhumain de l'vniuerselle onde;  
 Et le feu general consommateur du monde:  
 Puis ait rauy leurs sens en la felicité  
 De l'espoir non trompeur d'une immortalité:  
 Lors que des bienheureux les glorieuses ames  
 Prendront leurs corps purgez par le Cimēt des fla-  
 Et moy suiuant leur trace y recognois assez (mes.  
 Les effectz à venir par les effectz passez.  
 Car si l'eau du deluge a possédé la terre  
 Cent cinquante six iours; autant en nostre verre  
 Apparoist vn deluge, & ne se void rien qu'eau.  
 Si Noé hors de l' Arche enuoya le Corbeau  
 Qui s'arresta gourmand, à la charongne morte; (te  
 La noirceur qu'aux deux corps la pourriture appor-  
 Comme vn Corbeau les ronge & les quitte à regret  
 Si la blanche Colombe annonça le secret  
 De la future paix par la branche d'olue:  
 La verdeur qui se montre au vaisseau claire & viuue  
 Lors que nostre soleil a beu l'humidité.  
 Vient prononcer l'arrest de la tranquillité.  
 Comme en l' Arche sacree estoient malle & femelle;  
 En nostre arche luyfante est la couple iumelle.



Comme l'eau vengeresse emporta les forfaits;  
 Nostre eau purge nos corps par la noirceur infects.  
 Or si l'un a esté l'autre se peult bien croire,  
 Puisque Dieu a voué l'un & l'autre à sa gloire.  
 Et que sans l'action de ce contraire effect  
 L'ouvrage proietté ne peult estre parfait.

Esoute vne maxime au commun non comune,  
 Qu'en la nuit du Soleil est le iour de la Lune;  
 Et la froideur Solaire en la Lunaire ardeur.  
 Lors que la Lune obscure en sa moitte froideur,  
 Reçoit du clair Soleil la chaleur radieuse,  
 Le Soleil entre en elle & la rend lumineuse,  
 Eschauffant & seichant sa froide humidité.  
 Du Soleil au rebours la chaude siccité  
 S'alentit & s'humecte, & d'une obscure nue  
 Offusqué fait eclipse à nostre humaine vene.  
 Puis si tost qu'au Soleil la Lune fait retour,  
 Le Soleil se ranime & ralume le iour;  
 Arrachant à sa sœur sa lumiere vollee.  
 Qui vesue de clarté vit sombre & desolee.  
 I'ay dit cent & cent fois, ie le redis encor.  
 Que le Soleil Chimique est le vif & pur Or.  
 Non pas cet or vulgaire afoibly du martire  
 Des flammes & des eaux qui bornent son empire.  
 Qui n'a rien de parfait pour autre que pour luy;  
 Et qui deviendroit pauvre enrichissant autrui.  
 Ains celuy que Saturne en sa Sphere recelle;

Qui n'est connu d'aucun si Dieu ne luy reuuelle.  
 Verdoyant, Vegetable, Animé, animant;  
 Vif Soleil, qui paroist Lune premierement.  
 Et qui n'aura des vîeux desnoué les ambages  
 Ne connoistra non plus cette Lune des sages.  
 Lune qu'un voile noir infecte & va tachant:  
 En son croissant premier à nos yeux la cachant:  
 Diane ouure Phæbus, & Phæbus clost Diane;  
 Rendant l'esprit opaque, & le corps diaphane.  
 Oste donc du Soleil l'ombreuse obscurité,  
 Puis par tout l'univers s'espandra sa clarté:  
 Mais sa viue splendeur ne sera departie  
 Tout en un moment d'heure à la brune Cinthie.  
 La froide Thitonide au teint iaulne vermeil  
 Annonçant aux mortels le retour du Soleil,  
 Leur aprent de sa sœur le coucher & l'absence,  
 Qui paroist tousiours moins plus son frere s'auâce.  
 Laissons ces deux Iumeaux vider leurs dise-  
 Et vuidos d'autres points, cōbiē qu'indiferēs. (rēt.)  
 On dit que Ciel & Terre en vn se doiuent rendre.  
 Di moy donc si le Ciel en Terre doit descendre;  
 Ou si plustost au Ciel la Terre doit monter?  
 Tout esprit qui se laisse à la raison donter  
 Croit qu'il faut que le Ciel vers la Terre descende,  
 Puis dissolue sa masse & legere la rende.  
 Or l'on tient que la Terre au Ciel va s'esleuant  
 Lors qu'avec son esprit qui la va dissoluant



Elle demeure en luy viue & spirituelle.  
 Qu'une similitude ingenieuse & belle  
 Te peut faire comprendre avec estonnement.  
 Lors que le fils de Dieu quittant le firmament  
 Descendit en la Vierge, il y prit sa naissance;  
 Ioignant nostre nature à la diuine essence.  
 Il fut vif entre nous pour de nostre salut  
 Prescrire charitable & la voye & le but.  
 Puis endurant pour nous une mort volontaire  
 Immortel il retourne au paternel repaire:  
 Haussant l'humanité de son corps precieux  
 Sur les cercles du monde; Où il vit glorieux  
 Au palais eternel de la Trinité sainte.  
 Ainsi lors que la Parque aura ma vie esteinte  
 Mon ame s'esleuant sur l'alle de la foy,  
 (Par l'insfiny merite & faueur de son Roy)  
 S'en ira dans le ciel d'où elle est descendue,  
 Ayant sa fresle escorce à la terre rendue:  
 A laquelle, purgee, au iour du iugement  
 Elle se viendra ioindre inseparablement;  
 Pour remonter ensemble à la vie eternelle.  
 Mais d'un doute nouveau la question nouvelle  
 Autrefois me fut faite, assauoir si l'esprit  
 (Qui de l'ame & du corps tous les secrets comprit)  
 Monte au Ciel avec l'ame, ou reste au corps en terre;  
 Pour aller au triomphe ou mourir en la guerre?  
 Je maintins que l'esprit les assemble icy bas;

Et pendant cette vie est tiers en leurs combats:  
Mais la noirceur muee en blancheur pure & mode  
Il y aura sur terre vn plus excellent monde;  
Duquel l'esprit tiendra iustement le milieu,  
Le corps tiendra le fonds, & l'ame ira vers Dieu.  
Quelqu'un dit que la terre est le vray Ciel de l'ame:  
L'ame celuy du corps: & que l'esprit qu'on blasme  
D'auoir fait souiller l'ame en la solution,  
Participe aux tourments de sa punition,  
Dans les tristes cahots de l'ombreux purgatoire,  
Ou la flame blanchit l'ame de crimes noirs;  
Puis, que l'ame purgee au Ciel se resiouit,  
Et qu'avec ses pechez l'esprit s'esuanouit.  
Car s'il faisoit tousiours avec eux residence  
Ils n'auroient iamais paix ny constante alliance.  
Ce fol disoit à l'ame, en son courroux peruers,  
Ie t'yray conduisant par l'horreur des enfers  
A la mort eternelle, aux maisons tenebreuses  
Où Pluton va logeant ses Idolles ombreuses.  
L'ame tirant à peine vn sanglot du profond,  
A voix entrecouppee en pleurant luy respond:  
Las pourquoy, cher esprit, m'as tu donc arrachee  
De l'agreable sein ou i'estois attachee?  
Ie te croyois à moy ioinct d'un nœud Gordien:  
Que me donnant à toy tu deuois estre mien:  
Et ta bouche anjourd'huy le contraire m'annonce.  
Mais ie pardonne aux maux que ton ire prononce,



Comme dits de la langue, & du cœur non ditez.  
Et veux tout au contraire (égalle aux deitez)  
Avec moy te conduire à la gloire eternelle,  
Honorant nostre corps d'une essence plus belle.  
Qu'on ne m'accuse point d'auoir escrit cecy  
Pour rendre le secret de cet Art obscurcy;  
De corps, d'ame, & d'esprit, la pierre se compose;  
Et ces trois s'embrassant font vne seule chose;  
Cōme ces trois foi l'homme vnissant leurs accords.  
La matiere imparfaicte est prise pour le corps;  
Le ferment en est l'ame; & l'eau qui les assemble  
Est l'esprit, enchainant l'ame & le corps ensemble.  
Le corps lourd & stupide est de soy vil & mort.  
L'ame le ressuscite, & le rend vif & fort.  
Et l'esprit qui le purge à la fin le fait digne  
Du manteau reluisant, de la blancheur insigne.  
Le corps, l'ame, & l'esprit, qui en nombre sont trois;  
En leur genre commun ne sont qu'un toutesfois.  
Car Sol, Lune & Mercure, en leur substāce entiere,  
Sont differents de forme & non pas de matiere.  
Combien de hauts secrets de sophismes couuerts  
Moisissent incognus dans les antiques vers?  
Le combat de Thesee & du fier Minotaure.  
La riche cuisse d'or du diuin Pitagore.  
L'incroyable façon de se regenerer  
Trois fois en trois cens ans, se faisant digerer  
Dans un bain d'eau bouillante; & d'esträge maniere

Pour cent ans se remettre en sa forme premiere;  
Sôt autât de tesmoins des plus qu'humains effectz  
Qui par cet art sublime ont iadis esté faits.

Ce courageux Thesee est le vray philosophe;  
Qui ioignant de s<sup>on</sup> œuvre & l'une & l'autre estoffe,  
Combat dans les destours de son triple vaisseau  
L'inaccessible orgueil du monstre Mytaureau.

Puis vainqueur triomphant pour courône de gloire  
Fait la fille d'un Roy le prix de sa victoire.

Ce Roy, c'est le Soleil des astres sousterrains,  
Qui n'engendre que Roys & Princes souuerains:

Et sa fille est la pierre en rougeur esclattante,  
Qui paye ses travaux, ses frais, & son attente.

Si son bel œil daignoit vn iour luire à mes yeux,  
I irois, nouveau Thesee, au ciel des demydieux.

Car c'est l'estoille heureuse au lustre de laquelle  
Du perleux Orient comme Aurore nouvelle  
Vint la Roynne de l'Austre, ouir, entendre & voir.

Du grand Roy Salomon la sagesse & l'auoir.  
Comme en vn seur azille en ses mains se retire  
La puissance, l'honneur, la vertu, & l'Empire.

Le Royal diademe ornement specieux

De son auguste front, sont les feus radieux  
De sept Astres brillans qui le monde illuminent.

Deuant sa Majesté les plus grands Rois s'inclinēt.  
Et comme espouze ornee allant vers son espoux  
Aux vestemens pompeux flottant sur ses genoux,



*On liſt en lettres d'or Grecques & Arabicques,  
 Je ſuis l'unique fille aux Prophetes antiques.*

*L'ignorance a fait dire à maint celebre auteur  
 Que le vieil Pithagore eſtoit vn enchanteur  
 Qui monſtroit en cachette vne cuiſſe d'or nue.  
 Mais cette cuiſſe eſtoit la ri cheſſe incogne  
 Que par ce haut miracle il alloit poſſedant,  
 Et du ſeau du ſilence eſtroittement gardant.  
 La chaudiere où ſa chair fut trois fois conſommee,  
 C'eſt la cuue ſecrete en ſa chambre enfermee,  
 Ou dans vn bain de fleurs conſittes par le Vin  
 Il prenoit (quelques iours) de ce ſoulphre diuin  
 Qu'au decrepid Aeſon l'amoureuſe Medee  
 Donna, pour deſſouiller ſa vieilleſſe ridee.  
 On employe maint texte à maint graue ſubiect,  
 Dont l'auteur n'eut iamais que cet Art pour obiect.  
 Les labours d'Hercules qu'o tiët pour vaines fa-  
 ſôt de cet Art ſecret figures veritables. (bles,  
 Gerion aux trois corps redoutable & puiſſant;  
 Eſt le triple argent vif Sol & Lune embrasſant.  
 Le geant terrené, l'inexpugnable Anthee,  
 Dont la force n'eſtoit par aucun ſupplantee  
 Tant qu'il touchoit ſa mere, eſt l'eſprit, vif & chant  
 De noſtre or, que noſtre eau attire & leue en haut.  
 L'hydre touſiours naiſſante à ſept teſtes horribles;  
 Eſt l'eau, mere de l'or & de tous corps fuſibles:  
 Eau qui ne mouille point, & n'eſteint point le feu.*

Serpent que le Soleil doit tuer peu à peu.  
Des Centaures legers l'espece monstrueuse;  
C'est des deux spermes ioints la matiere hidense.  
Le traistre Diomedes & ses cruels cheuaux;  
C'est l'Artiste logeant ce cahos des Metaux  
Dans la chambre secrette ou son eau se deuore.  
Le bouclier d'Hippolite; est l'Iris qui decore  
Cette eau de cent couleurs. Le fumier meurtrisseur  
De l'estable d'Angée; est l'infecte noirceur  
Qui couure les corps morts apres leur pourriture.  
Les Oyseaux & Inphalins raiissans la pasture  
Du desastre Phinee, & l'allant infectant;  
Sont les fortes vapeurs qui des corps vont sortant.  
Du sanglier escumant la poursuite & la prise;  
C'est lors que la matiere entre à la couleur grise;  
Et quittant pour blanchir son orde obscurité  
Donne vn signe à l'ouurier de sa felicité.  
La peau du grand Lyon que ce demidieu porte;  
C'est la rousse couleur qui la blancheur emporte.  
Le Taureau qu'il dompta le corps qu'on va fixant.  
Le cerf aux cornes d'or; le corps fix iaunissant.  
Cerberes aux trois gorsiers; l'enfant nay, qui demande  
Qu'on l'aille allimentant de nouuelle viande.  
Voila comment les vieux cet œuvre alloient cachât  
A l'auare, à l'ignare, au fol, & au meschant.  
Mais quelle Thissiphon, de ses rouges tenailles,  
Extresme en cruantez bourelle les entrailles



*Des haineux de cet Art, d'ignorance auenglez;  
 Qui troublez des vapeurs de leurs sēs desreiglez,  
 Nous proposēt pour loix leurs discours chimeriques  
 Voulant qu'on les prefere aux plus belles reliques  
 Dont l'Egypte & la Grece en leur prosperité  
 Doüerent les autels de leur posterité.*

*Hayr ce qu'on n'a pas, blasmer ce qu'on ignore;  
 C'est vn mal qui demande vn quintal d'Helebre.*

*De ton trosne pourtant tu ne sois deboutté (té.  
 Bel Art, puisqu'il n'est riē d'ot quelqu'un n'ayt dou-  
 Les mysteres diuins souuent en controuerse  
 Ne permettent pourtant que l'Eglise on renuerse.*

*Iupiter ne scent onc les mortels contenter;  
 Ce qui fait pleurer l'un induit l'autre à chanter.*

*Des flancs du Mont gibella soulfreuse insolence  
 Tant de langues de feu à plis Ondeux n'eslance,  
 Que la traistresse enuie aux funestes regards  
 Descache par cent yeux de Basiliques dards,  
 Au blâc de tō hōneur (grand Royne des merueilles)  
 Et tous, sans te blesser passent dans tes oreilles.*

*Que ce monstre deschire vn soufleur enfumé,  
 Qui d'eau forte, de soulfhre, & d'orpin parfumé  
 Ressemble au forgeron qu'une flamme vert-bleuë  
 Rēd sous la nuict ombreuse vn fantosme à la veuë,  
 Cela n'est qu'à ta gloire, & luy vais pardonnant.  
 Mais vn fils legitime à qui tu vas donnant  
 Le fillet d'Ariadne en ce confus Dedalle,*

*Doit estre exempt du fil de sa langue infernale,  
Et faut qu'un vray Thesee, ou Persee irrité,  
Extermine ce Monstre enslé d'iniquité.*

*Viendras tu point du Ciel belle ame Aurelienne,  
Geler de ces Corbeaux la voix magique;  
Et deffendre l'honneur de ton Pontife aymé,  
Qu'ils ont pour t'offencer meschamment diffamé.  
De tes beaux vers dorez à l'egal doux & graues,  
Burins par qui ta gloire au frôt des ans tu graues,  
L'estoffe precieuse & l'œuvre plus exquis  
N'ont sinon des Lauriers pour ton loyer requis.  
Leur torrent plus fecond que le riche Pactolle  
Roulloit trop d'or caché dans son areine molle  
Pour vne seule bource; où la bource eust esté  
Comme estoit le tresor grande en infinité.*

*Rongnez Muses rōgnez l'ongle & le bec qui pince  
Vostre opulent Poëte & son illustre Prince.  
Empruntez de Pallas l'effroyable bouclier,  
D'où l'horrible Gorgonne eslançant maint esclair  
De ses gros yeux fataux empierre l'ignorance,  
Qui d'un dart espointé combat cette science.  
Et conseillez à ceux qui blasment tel secrets.  
D'estre vn peupl<sup>s</sup> sçauāts, ou beaucoup pl<sup>s</sup> discrets.*





# STANCES.

**A** V gracieux refueil de la vermeille aurore  
 Son œil chasse l'obscur du vuide aérien;  
 Illustrant le contour du globe terrien  
 Par son esclat brillant qu'il le Ciel recolore.  
 Ainsi, quand la splendeur d'un haut sçavoir decore  
 Quelque esprit espuré du brouillas ancien  
 De vulgaire doctrine, il void tout, & n'est rien  
 Pour secret qu'il puisse estre au mode, qu'il igno-  
 D'imposture & d'erreur la grād tourbe le fuit; (re.  
 (Ainsi que le Hiboux fuit le Soleil qui luiët)  
 Ne pouvant supporter l'esclat de sa science.  
 Il marche en sa main dextre ayāt loğueur de iours;  
 Richesses & honneurs en la gauche; & tousiours  
 Suit pour phare & pour nord l'astre de sapience.  
 Muses, chassez bien loing de vostre sanctuaire  
 Tous excommuniez & maudits imposteurs;  
 Qui prophanant cet Art, sacrileges menteurs,  
 Font de son nom sacré vne fable au vulgaire.  
 Que ces esprits sillez d'une erreur populaire;

Et ces Asnes chargez de liures & d'autheurs  
Qui par opinion mesprisent nos Docteurs,  
N'approchent point aussi vostre autel salutaire.  
Que de sa main sordide un auaricieux.  
Que de son ongle impie un vain ambitieux;  
N'attendent de cueillir nos precieuses roses:  
Mais que l'humble & le sage entrent en ce S<sup>t</sup>. lieu.  
Car pour eux seulement sont reservez de Dieu,  
Et les fleurs, & les fruis, de nos metamorphoses.  
De ces preux champions pour le prix contendans,  
Qui d'as le ch'ap d' Hermes f'ot voler la poussie-  
Un à peine entre mille a cognu la matiere; (re;  
Dont se fait la couronne ou ils sont pretendans.  
Les uns, plus qu'il ne faut, subtils & transcédans,  
Loin du trac de Nature, essayant leur carriere,  
Abandonnent le cours de cette grand guerriere;  
Et frayet des sentiers aux siés tous discordans.  
Tels esprits facinez quittent leur bonne mere;  
Et vollent vagabons après mainte chimere,  
Qui les païsât d'erreurs les parte au desespoir.  
Chacun à son obiet; Chacun à sa pratique;  
Et n'y a qu'un subiect; & qu'une voye unique:  
Qu'on ne peut sans Nature obtenir ny sçavoir.  
Mille & mille auant moy, comme moy curieux,  
Ont cōsommé leur aage, & leur biē, & leur peine,  
A chercher incertains, un chose certaine,  
Et à qui la cognoist tousiours presente aux yeux.



Mais mille & mille aussi (plus fauoris des Cieux)  
 Auant moy comme moy ont cognu la fontaine  
 Qui sur vn sablon d'or son eau viue pourmene,  
 Eau d'immortalité dont s'abreuuent les Dieux.  
 Les vns comme auuglez erroient à l'aduanture,  
 Les autres mieux appris, disciples de Nature,  
 Au Ciel de ses secrets adresserent leurs pas.  
 Ceux là firēt naufrage & de biens & de vie: (uie,  
 Ceux cy guidez au port, francs de crainte & d'é-  
 Vinquirēt toute angoisse, & presque le trespas.





## LES VISIONS HERMETIQUES.

**B**ien que nostre Art consiste en vne seule chose;  
 Et que d'un vil habit nostre Roy soit caché:  
 Voyez comme il se change & se metamorphose,  
 Auant que du sepulchre il puisse estre arraché.

Je vey par vn fort aigle vn vieillard venerable  
 Au sein d'un gros nuage enleuer iusqu'aux Cieux.  
 Puis tournant dans vn globe en façon effroiable,  
 Deuenir eau tresclaire, & sel tres precieux.

Je vey dans nostre mer deux poissons admirables,  
 Qui s'as chaire & sans os cuisoient en leur propre eau.  
 Et de leur suc ensloient les Ondes delectables  
 Qui leur donnerent l'estre, & qui sont leur robeau.

Je vey dans vn boubier vne Phere sauuage,  
 Plus vile qu'un sanglier en la fange dormant;  
 Qui changeant peu a peu de poil & de corsage,  
 S'alloit en biche blanche à la fin transformant.

Je vey dans le profond de nostre forest noire,  
 Apres d'une Vnicorne, vn cerf audacieux;  
 Suiuis de cét Veneurs, dont vn seul plein de gloire  
 Feit de leur chair doree vn mets delicieux.



Dans un vallon ombreux de cette forest mesme  
 Je vey deux fiers Lions l'un sur l'autre acharnez;  
 Qui pris par ce Veneur avec travail extresme,  
 Furent sous un ioug mesme en triomphe amenez.

Je veys un chien superbe, & un loup plein de rage,  
 Se colleter l'un l'autre; & s'estranglant tous deux,  
 Conuertir en venin leur sang & leur carnage:  
 Puis ce venin resoudre en baulme precieux.

Je vey dessous un antre un grand dragon horrible,  
 Vomissant son venin aux rayons du Soleil.  
 A tout autre animal redoutable & nuisible,  
 Car il n'est Basilic en cruauté pareil.

Je le vey tost apres surpris dans le cordage  
 Du Veneur cauteleux; où pire qu'enragé  
 Il deuoroit sa queue; & par son propre outrage  
 En fine Theriaque estre son sang changé.

Dans la mesme forest ma venue fut conduite  
 Sur un nid, où gisoïent les deux oyseaux d'Hermes,  
 L'un taschoit à voller, l'autre empeschoit sa fuitte;  
 Ainsi l'un retient l'autre, & n'en partent iamais.

NB. Au dessus de ce nid ie vey sur une branche  
 Deux oyseaux se piller & se donner la mort.  
 L'un de couleur de sang, l'autre de couleur blâche;  
 Et tous deux en mourrât prédre un pl<sup>us</sup> heureux sort.

*Je les vey transmuier en blanches colombelles,  
Puis en vn seul phœnix toutes deux se changer.  
Qui semblable au Soleil, sur ses brillantes ailes  
Afranchy de la Parque au Ciel s'alla ranger.*

*Je vey vn fier Monarque en sa royalle pompe,  
Sortant de ces forests dont il se disoit Roy;  
Aux quatre parts du mode au hant son d'une trô-  
Appeller ses vassaulx pour receuoir sa loy. (pe*

*Sur son chef éclattoit vne triple couronne,  
Ou maint large escarboucle alloit estincelant.  
Et flâboit en sa dextre vn beau sceptre, ou rayonne  
Auecl'or precieux vn esmail excellent.*

*D'un pourpre cirien orné de broderie,  
Sa robbe Imperialle a lays larges & longs  
Par dessus vn harnois riche d'orfaurerie  
Luy pendoit de l'espaule au deffous des talons.*

*Pompeux de Maiesté, d'un front seuer & graue,  
Il dist à mille Rois à ses pieds prosternez,  
Le plus puissant de vous n'est ore qu'un esclau;  
Car tous pour mon trophée estes predestinez.*

*Sur tous mes ennemis j'ay gaigné la victoire;  
Et braué la mort mesme en rôpant mon tombeau.  
Je suis incomparable en puissance & en gloire;  
Plus riche que Pluton, & plus qu'Apollon beau.*



# 78 LES VISIONS HERMETIQUES

*I'esleue le plus pauvre en dignité Royale;  
 Je donne aux imparfaits toute perfection.  
 Et ceux que ie par fais à moy mesme i'esgalle,  
 Leur donnant les effects de la mesme action.*

*I'assouuis de tresors les ames plus auares;  
 Je comble de santé les corps plus abatus;  
 I'exalte le cristal sur les gemmes plus rares:  
 Vniuersel en force, & vniue en vertus.*

*Qui ne tiédroit pour fable vn progres si estrange?  
 Veu qu'une chose vile, a chacun en mespris;  
 Sans travail, sans despens, de soy mesme se change  
 En vn triple tresor sans pareil & sans prix.*

*Je suis donc le Phenix qui renaist de sa cendre:  
 Le grain qui pour produire en la terre pourrit:  
 Je suis ce Pellican; Et cette Salemandre;  
 Qui au feu prend naissance & du feu se nourrit.*

*Je suis, tant que la terre en ses flancs me recelle,  
 En trinité vniue, ou trine en vinité.  
 Et viendrois de moy mesme en grande autorité,  
 Si l'auarre enuieux ne me separoit d'elle.*

*Tout le monde à vil prix m'achette & me possede:  
 Mais c'est apres ma mort & quand seulet ie suis,  
 Qui doncque me prend vif, & sçait ce que ie puis,  
 Peut dire qu'aux tresors des esleuz il succede.*

VOE V A LA FORTVNE. 79

O Princeſſe d'Antie, invincible Fortune;  
 Opportune à quelqu'heure, à quelqu'autre im-  
 Deeſſe incōparable, exigeant des mortels (fortune,  
 Les ames pour victime, & les cœurs pour autels.  
 Sur les pl<sup>s</sup> grāds Palais tu fais naiſtre des herbes:  
 Changeāt aux tristes pleurs les triōphes ſuperbes.  
 Le Monarque te ſuit: l'Empereur & le Roy (loy.  
 Courbent leurs chefs vainqueurs ſous le ioug de ta  
 Ceux que Mars, & Bellonne animent à la guerre:  
 Ceux que Ceres deſtine au labeur de la terre.  
 Ceux que le Dieu du gain, à la mercy des eaux  
 Enſepulture viſs dans leurs freſles vaiſſeaux:  
 Le Dace belliqueux: le Gelon plus farouche  
 Que l'Ource auorte aux bords ou le Soleil ſe couche:  
 Les Libiens recuits: les Scithes paſſagers:  
 Les Parthes cauteleux: & les Gettes legers:  
 Redoutent le reuers de ta dextre puiſſante;  
 Et le tour incertain de ta Roue inconſtante.

La force aux points d'acier accompagne tes pas;  
 Qui fait voir le pouuoir que tu as icy bas,  
 Au globe qu'elle porte en ſigne de conqueſte;  
 Oū eſt peinte l'horreur d'une obſcure tempeſte:  
 D'airin eſt ſa Cuirace; & ſon Caſque profond;  
 Dont la pointe deualle au milieu de ſon front.  
 De grands clous acerez, & de forts gōds de cuiure,  
 Sa main gauche eſt garnie: & ſiere ſe fait ſuiure  
 Par Saturne enchainé; qui porte ſuspendu  
 Un pot d'Argille cuitte emply de plomb fondu.



La foy marche à ton flâc, d'un voile blâc couverte  
 L'esperance te suit sous vne robe verte;  
 Les yeux doux & rians; le visage tout feinct;  
 Le chef couuert de fleurs; & l'entour du col ceinct  
 Des carcâs precieux; la bouche & les mains pleines  
 De propos abuseurs, & de promesses vaines.  
 Ces trois te font escorte; & d'elles sont cheris  
 Autant peuples que Rois, s'ils sont tes fauoris.  
 Mais si le plus illustre est atteint de ton ire,  
 Cette troupe les quitte, & quant & soy retire  
 Les subiects peu loyaux, & les amis bornez,  
 Qui n'aymēt que l'honneur dōt les grâs sōt ornez.

Reçoy mes humbles vœux ô puissante deesse,  
 Si que ta faueur chere au besoin ne me laisse.  
 Je n'aspire insolent aux pompeuses grandeurs  
 Ny au gouuernement de Roys ou d'Empereurs.  
 Mes desirs n'ont obiet que la plume & le liure;  
 Pour les labeurs d'Hercule, & de Iason pour suiure.  
 Ton œil soit mon sainct Herme, & mō phare, & mō  
 Et pour guider ma barque au salutaire port, (nord.  
 Fay qu'au milieu des flots, pour remarque assuree,  
 Quelque ieune Triton sur sa teste azuree  
 Esleuant hors de l'onde un gazon verdissant,  
 Tesmoigne que les Dieux vont mō cours benissant:  
 Comme de leur faueur & de ton secours digne.

Lors pour iuste guerdon de ce bien fait insigne  
 Je doreray ta rouë; & le globe roullant  
 Que tes pieds immortels pour baze vont foullant.

